

MÉMOIRES

DE

L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE,

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

RECHERCHES

SUR

LA CAMPAGNE DE CÉSAR EN AFRIQUE,

PAR M. CH. TISSOT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

On ne savait déjà plus à Rome, au II^e siècle de notre ère, quel était le véritable auteur du livre sur la Guerre d'Afrique, placé, dans la série des mémoires de César, entre le récit de la Guerre d'Alexandrie et celui de la dernière expédition d'Espagne. On l'attribuait soit à Hirtius, soit à Oppius. Suétone, sans se prononcer, rapporte les deux hypothèses¹. La critique moderne a écarté la première, et Niebuhr s'est arrêté à la seconde, peut-être sans raisons suffisantes. L'auteur du livre *De Bello africano*, quel qu'il soit, a assisté aux événements qu'il raconte; il a probablement fait partie de l'état-major de César; il a certainement pris une part active à la campagne

Première lecture :
le 27 mai
et le 1^{er} juillet
1881;
2^e lecture :
les 9, 16
et 30 septembre
1881.

¹ *Div. Julius*, lvi : « . . . Alexandrini, Africique et Hispaniensis incertus auctor est : « alii Oppium putant, alii Hirtium. »

dont son récit présente le journal détaillé. On est même tenté de reconnaître en lui un des ingénieurs de César, quand on remarque le soin avec lequel il note les distances, les campements successifs, les travaux de défense et d'approche, l'armement des places. Artiste autant qu'homme de guerre, il a, au plus haut degré, le sentiment du terrain : il l'embrasse d'un coup d'œil, sans en perdre un détail, et il le peint avec une rare précision.

J'avais été vivement frappé de la fidélité de ces descriptions lorsque je parcourais pour la première fois, il y a vingt-sept ans, le théâtre des opérations de César en Afrique, et j'avais conçu dès ce moment le projet de reconstituer la topographie comparée de la campagne qui commença aux portes d'Hadrumète pour finir sous les remparts de Thapsus. C'est ce travail, longtemps resté à l'état d'ébauche, que j'essaye de compléter aujourd'hui. J'hésite d'autant moins à le soumettre à l'Académie, qu'on n'a jamais sérieusement étudié, au point de vue géographique, cette partie des Commentaires. En dehors des correspondances bien connues des trois points qui déterminent le triangle parcouru par César, Hadrumète, Thyssdrus et Thapsus, aucune synonymie acceptable n'a été proposée jusqu'ici pour les autres localités qu'énumère l'auteur du livre sur la Guerre d'Afrique. Il y avait là une lacune que nous avons tâché de combler.

On sait que la révolte d'Alexandrie, la défection de Pharnace et la défaite de Gabinius avaient retenu César en Orient pendant près d'une année et permis au parti constitutionnel de réorganiser ses forces. L'Afrique romaine était le rendez-vous indiqué des débris de la coalition : elle n'avait jamais été favorable à César ; elle était devenue complètement hostile

depuis la défaite de Curion (août 705)¹. C'était là que s'étaient réfugiés la plupart des vaincus de Pharsale²; ce fut là que se réunirent les principaux chefs du parti, Metellus Scipion, Caton, les deux fils de Pompée, Labienus, Afranius, Petreius, Octavius, Cn. Pison. Si l'Afrique, en effet, n'était pas, comme on l'a affirmé, la seule province du monde romain où l'on pût constitutionnellement continuer la lutte contre le Dictateur, c'était à coup sûr la base d'opérations la plus solide que l'on pût choisir, grâce à l'esprit des populations, grâce surtout à l'appui qu'on pouvait attendre du roi Juba, ennemi personnel de César et déjà compromis sans retour, depuis le désastre de Curion, dans une guerre dont l'issue ne lui offrait d'autre alternative que l'agrandissement ou la perte totale de son royaume.

Les chefs de la coalition n'en achetèrent pas moins l'alliance de Juba, non seulement par des promesses dont le cours des événements fit justice³, mais par de cruelles humiliations. Il fallut toute la fermeté de Caton pour qu'on ne donnât pas à un client de Rome le commandement général des forces alliées, qu'il réclamait⁴, et l'orgueilleux Scipion, investi de ce com-

¹ Dion-Cassius, *Histoire romaine*, XLII, LVI : Η δε δη Αφρικη ήν μὲν οὐδὲ ἐν τῷ πρόσθεν χρόνῳ φίλη τῷ Καίσαρι, μετὰ δὲ δὴ τὸν τοῦ Κουρίωνος θάνατον καὶ πάνυ ἐχθρὰ ἐγένετο.

² Cic., *Epist. ad Attic.*, XI, vii : « Multos enim bonos viros in Africam venisse audio et scio fuisse antea. » — Florus, *Epit.*, II, xiii : « Sic cum exteris. At in Africa cum civibus multo atrocius quam in Pharsalia. Huc reliquias parlium naufragarum quidam fugae aestus expulerat; nec reliquias dicas, sed integrum bellum. » — Cf. Plutarque, *Caes.*, LI : Τῶν δὲ περὶ

Κάτωνα καὶ Σκιπίωνα μετὰ τὴν ἐν Φαρσάλῳ μάχην εἰς Λιβύην φυγόντων κάκει. . .

³ Scipion s'était engagé à céder à Juba tous les territoires que Rome possédait en Afrique. Dion-Cassius affirme que ce fut cette promesse qui décida le roi numide à marcher contre César, en laissant à Sabura le soin de tenir tête à Sittius : Ο γὰρ Σκιπίων, δείσας μὴ προαναλωθῆ, ἐς μάχην μὲν οὐκ ἐτ' αὐτῷ ηἰεῖ, τὸν δὲ Ἰόβαν μετεπέμπετο, καὶ αὐτῷ, ἐπειδὴ μὴ ὑπήκουσέν οἱ, πάντα τα ἐν τῇ Αφρικῇ τοῖς Ρωμαίοις ὄντα χάρισσασθαι ὑπέσχετο (XLIII, iv).

⁴ Dion. *Hist. rom.*, XLII, LVII.

mandement, dut quitter le manteau de pourpre pour obéir à la volonté du roi numide ¹.

La prévoyance de Caton et l'expérience des anciens compagnons d'armes de César suppléèrent à la nullité du commandant en chef. A la fin de l'automne de l'année 707, on avait mis en état de défense toutes les places fortes de l'intérieur et de la côte, approvisionné les forteresses en épuisant les campagnes et enrôlé de gré ou de force tout ce qui pouvait porter les armes ². La coalition disposait de vingt-deux légions, et les deux flottes de Varus et d'Octavius, mouillées à Utique, étaient fortes de cinquante-cinq navires de combat, sans compter les bâtiments légers qui stationnaient sur d'autres points du littoral. Le roi Juba devait mettre en ligne quatre légions, un corps d'archers montés, cent vingt éléphants et une innombrable cavalerie irrégulière. Cicéron pouvait donc dire avec raison, dans une lettre adressée à Atticus au mois de janvier 707, qu'il était impossible d'être plus résolu et plus prêt qu'on ne l'était en Afrique : *nihil firminus, nihil paratius* ³. Tout était disposé,

¹ *De Bello afric.*, c. LVII : « Atque etiam
« superbius Jubae factum, non in M. Aqu-
« niuni, hominem novum parvumque se-
« natorem, sed in Scipionem, hominem illa
« familia, dignitate, honoribus praestan-
« tem. Nam quum Scipio sagulo purpureo
« ante regis adventum uti solitus esset,
« dicitur Juba cum eo egisse, non oportere
« illum eodem uti vestitu atque ipse
« uteretur. Itaque factum est ut Scipio ad
« album sese vestitum transferret, et Jubae,
« homini superbissimo inertissimoque, ob-
« temperaret. »

De Bello africano, c. XX : « Et animum
« etiam advertibat frumento se in Africa,
« nisi importatio, uti non posse : priore
« enim anno, propter adversariorum di-

« lectus, quod stipendiarii aratores milites
« essent facti, messem non esse factam :
« praeterea ex omni Africa frumentum ad-
« versarios in pauca oppida et bene munita
« comportasse, omnemque regionem Afri-
« cae exinanisse frumento : oppida, prae-
« ter ea pauca quae ipsi suis praesidiis
« tueri poterant, reliqua dirui ac deleri,
« et eorum incolas intra sua praesidia coe-
« gisse commigrare ; agros desertos ac vas-
« tatos esse. »

³ *Epist.*, XI, x : « De africanis rebus
« longe alia nobis ac tu scripseras nuntian-
« tur. Nihil enim firminus esse dicunt,
« nihil paratius. Accedit Hispania et alie-
« nata Italia, legionum nec vis eadem nec
« voluntas, urbanae res perditae. »

en effet, pour recevoir vigoureusement César; mais on ne l'attendait pas en plein hiver, et ce fut en plein hiver qu'il arriva¹.

Réparant à force d'activité le temps perdu, César était à Lilybée le 19 décembre 707. Bien qu'il n'eût avec lui qu'une légion de recrues et à peine six cents chevaux, on vit qu'il voulait s'embarquer sur-le-champ : il fit dresser sa tente sur le rivage, si près de la mer que les vagues venaient presque la battre². Le temps était contraire; matelots et soldats n'en furent pas moins consignés à bord. Chaque jour, du reste, amenait de nouveaux renforts, et en moins d'une semaine le Dictateur disposait déjà de cinq légions de nouvelles levées, de la 5^e légion, composée de vétérans, et de deux mille chevaux. A mesure qu'elles arrivaient, les troupes étaient embarquées sur les navires de combat, la cavalerie sur les bâtiments de transport. César fit prendre les devants à la plus grande partie de sa flotte, qu'il envoya à l'île d'Aponiana, laissa des ordres à Allienus, préteur de Sicile, pour le prompt embarquement du reste des troupes et partit lui-même le 27 décembre³.

Le 30, il arrivait en vue des côtes d'Afrique, suivi seulement de quelques galères. Les vents avaient dispersé le reste de sa flotte. Ce contretemps était d'autant plus fâcheux qu'aucun point de rassemblement n'avait été indiqué aux pilotes

La flotte
césarienne
est dispersée.

¹ Dion, *Hist. rom.*, XLII, LVI : Καὶ ἐς τὴν Ἀφρικὴν, καίτοι τοῦ χειμῶνος μεσοῦντος, ἐπεραιώθη· καὶ οὐκ ὀλίγα δὲ ἐκ τούτου, ἀνέλπιστος τοῖς ἐναντίοις προσπεσὼν, κατώρθωσε.

² *De Bello afric.*, c. 1 : « Caesar, itineribus justis confectis, nullo die intermisso, a. d. xiv kalend. januar. Lilybacum pervenit, statimque ostendit sese naves velle

« consendere... Tabernaculum secundum litus ipsum constituit, ut prope fluctus verberaret. » Cf. Plutarque, *Caes.*, c. 111 : Καὶ περὶ τροπῆς χειμερινῆς διαβῆς εἰς τὴν Σικελίαν, καὶ βουλούμενος εὐθὺς ἀποκόψει τῶν περὶ αὐτὸν ἡγεμόνων ἄπασαν ἐλπίδα μελλήσεως καὶ διατριβῆς, ἐπιτοῦ κλύσματος ἐπήξε τὴν ἑαυτοῦ σκηνὴν.

³ *De Bello africano*, c. 11.

ni aux commandants des navires. « Ils n'avaient même pas reçu, contrairement à l'usage, des instructions cachetées destinées à être ouvertes en mer à un moment donné et à fixer un rendez-vous général. » On ne se faisait pas faute, dans l'entourage de César, de blâmer son imprudence, et l'auteur du journal de la Campagne d'Afrique le justifie assez mal de ces reproches : « Cet inconvénient, dit-il, n'avait pas échappé à César, mais « il ne voyait aucun point de la côte où sa flotte pût aborder « sans rencontrer de résistance, et il se réservait de prendre « terre là où il en trouverait l'occasion ¹. »

Plan
de campagne
de César.

Il semble, d'après cette dernière phrase, que César n'avait pas de plan de campagne arrêté. Appien affirme au contraire que César, d'après les renseignements qu'il avait recueillis à Lilybée, avait l'intention de prendre pour objectif le littoral de la Byzacène, que Scipion occupait avec la plus grande partie des forces de la coalition ². La flotte pompéienne se trouvant rassemblée à Utique, c'était effectivement dans la zone qui s'étend au sud du promontoire de Mercure (Ras Adar ou cap Bon) que César pouvait tenter un débarquement avec le plus de chances de succès. Il est d'autant plus difficile de s'expliquer qu'il n'ait pas donné à ses forces navales l'ordre de se diriger sur ce point de la côte africaine. Une partie de ses navires

¹ *De Bello africano*, c. III : « Non nemo « culpa ejus imprudentiaque assignabat, « quod neque certum locum gubernatori- « bus praefectisque, quem peterent, prac- « ceperat; neque, ut mos ipsius consuetu- « doque superioribus temporibus fuerat, « tabellas signatas dederat, ut in tempore, « iis perlectis, locum certum peterent uni- « versi. Quod minime Caesarem fefellerat : « namque nullum portum terrae Africae, « quo classes decurrerent, pro certo tu-

« tum ab hostium praesidio fore suspicaba- « tur; sed fortuito oblatam occasionem « egressus aucupabatur. »

² Appien, *De Bello civ.*, II, xcvi : Διαβαλὼν δ' ἐκ Ῥηγίου τὸν πορθμὸν ἐπὶ Μεσσήνης, ἐς Λιθύβαιον ἦλθε. Καὶ πυθόμενος Κάτωννα μὲν τὴν παρασκευὴν τοῦ πολέμου νασι καὶ πεζῶν τινὶ μέρει φρουρεῖν ἐν Ἰτύκῃ. . . τὸν δ' αὐτοκράτορα Λεύκιον Σκιπίωνα καὶ τοὺς ἀρίστους ἐν Ἄδρυμῆτι στρατεύειν, διέπλευσεν ἐπὶ τὸν Σκιπίωνα.

allèrent le chercher vers Utique¹. D'autres se firent prendre par l'ennemi.

Cette faute pesa lourdement sur tout le début de la campagne et faillit en compromettre le succès. Pendant plus d'un mois, César, ne disposant pas de forces suffisantes, sera réduit, sous les murs de Ruspina, à la plus stricte défensive.

Parvenue à la hauteur du promontoire de Mercure, la petite flotte césarienne longe les côtes orientales de la péninsule et « passe devant Clupea et Neapolis, laissant derrière elle plusieurs villes et châteaux situés sur le littoral². » Clupea et Neapolis conservent encore aujourd'hui leurs noms antiques, reconnaissables sous les formes arabisées de *Klibia* et de *Nebel*. Les autres bourgs et châteaux que l'Anonyme n'indique pas, mais que d'autres textes anciens placent entre Clupea et Hadrumète, sont Curubis (*Kourba*), Pudput (*Henchir el-Abiad*), Lamniana (*Henchir Selloum*), Aphrodisium (*Fradiz*), et Horrea Caelia (*Hergla*, l'*Aharkalia* des géographes arabes du moyen âge).

Dans l'après-midi du 30 décembre, César se trouvait devant Hadrumète (*Soussa*), occupée par deux légions sous les ordres de C. Considius. On vit arriver en même temps sur le rivage, du côté de Clupea, Cn. Pison, qui, à la tête de la cavalerie de Considius et de trois mille Maures, avait suivi les mouvements de la flotte césarienne³.

Après s'être arrêté quelque temps à l'entrée du port, dans l'espoir d'être rejoint par quelques-uns de ses navires, César

César débarque
près d'Hadrumète.

¹ *De Bello afric.*, c. vii : « Eodem naves
« onerariae et longae nonnullae casu adve-
« nerunt; reliquae, ut est ei nuntiatum,
« incertae locorum, Uticam versus petere
« visae sunt. »

² *Ibid.*, c. ii : « Clupeam classe praeter-
« vehitur, deinde Neapolim : complura
« praeterea castella et oppida non longe a
« mari relinquit. »

³ *De Bello africano*, c. iiii.

fit débarquer ses troupes. Elles se composaient à ce moment de trois mille hommes et de cent cinquante chevaux.

Suétone et Dion-Cassius racontent que César, en descendant à terre, fit un faux pas et tomba la face contre le sol. Sa chute était déjà considérée comme un mauvais augure, lorsqu'il eut la présence d'esprit de s'écrier, en prenant une poignée de sable : « Teneo te, Africa. » De funeste, le présage devint favorable ¹. L'auteur du livre sur la Guerre d'Afrique ne mentionne pas cet incident et ne parle pas davantage d'une autre concession que César aurait faite à des superstitions qu'il était loin de partager ². Les Scipions, d'après une ancienne prophétie, ne pouvant pas être vaincus sur la terre d'Afrique, César aurait emmené avec lui un membre de la famille Cornelia, surnommé *Salutio*, personnage aussi obscur que méprisé ³.

César campe devant Hadrumète, se retranche sans que l'ennemi s'y oppose et défend à ses soldats de piller les environs.

¹ Suétone, *Div. Julius*, LIX : « Prolapsus « etiam in egressu navis, verso ad melius « omine : Teneo te, inquit, Africa. » — Dion-Cass., XLII, LVIII : Ἐκθάντι δὲ αὐτῷ τῆς νεῆς συντυχία τοιαύτη ἐγένετο, ὑφ' ἧς, εἰ καὶ τι φοβερὸν ὑπὸ τοῦ δαιμονίου σφίσις ἐσημαίνετο, ἀλλὰ καὶ αὐτὸ γε ἐκείνο ἐς ἀγαθὸν ἐτρέψεν· ἐπειδὴ γὰρ ἅμα τῷ τῆς γῆς ἐπιβῆναι προσέπλευσε, καὶ αὐτὸν πεσόντα ἐπὶ στόμα οἱ στρατιῶται ἰδόντες ἠθύμισαν, καὶ δυσανασχετήσαντες ἐθορύβησαν, οὐ διηπορήθη, ἀλλ' ἐκτείνας τὴν χεῖρα τὴν τε γῆν, ὡς καὶ ἐκὼν δὴ πεσὼν, περιελαβε καὶ κατεφίλησε· καὶ ἀναβοήσας εἶπεν· ἔχω σε, Ἀφρική.

² Suet., *loc. cit.* : « Ne religione quidem « ulla a quoquam incepto absterritus un- « quam vel retardatus est. »

³ Suet., *Div. Jul.*, LIX : « Ad eludandas

« autem vaticinationes quibus felix et invic- « tum in ea provincia fataliter Scipionum « nomen ferebatur, despectissimum quem- « dam ex Corneliorum genere, cui ad or- « probrium vitæ Salvitoni cognomen erat, « in castris secum habuit. » — Dion, XLII, LVII-LVIII : Καὶ αὐτοῦ (τοῦ Σκιπίωνος) τὸ ὄνομα πολὺ πάντας τοὺς ὁμογνωμονοῦντας οἱ ἐπερρώνησε, νομίζοντας, οὐκ οἶδ' ὅπως, ἀλόγῳ τινὶ πίστει, μηδένα ἂν Σκιπίωνα ἐν τῇ Ἀφρική κακῶς πράξει. Μαθὼν οὖν τοῦτο ὁ Καῖσαρ, καὶ ἰδὼν ὅτι καὶ οἱ μετ' ἐαυτοῦ στρατευόμενοι πεπεισμένοι τε αὐτὸ οὕτως ἔχειν εἰσὶ καὶ φοβοῦνται· προσπαρέλαβέ τινα ἐκ τε τοῦ γένους τοῦ τῶν Σκιπίωνων ὄντα, καὶ τὴν προσηγορίαν ταύτην φέροντα (ἐπεκαλεῖτο δὲ Σαλουτίων). Plutarque, qui raconte le même fait, donne au descendant des Scipions le nom de Σαλλουτίων.

Les Hadrumétins garnissent de troupes leurs remparts et se massent en avant des portes, résolus à se défendre. La résistance était facile. Hadrumète était, après Utique, la ville la plus importante de la province romaine. Elle avait gardé ses fortifications puniques, composées, comme celles de Carthage, d'une triple défense, dont les vestiges existent encore. Les hautes murailles de l'enceinte proprement dite étaient couvertes par un *προτείχισμα*, que protégeait un *vallum* extérieur. La place occupait une superficie trois fois plus grande que la ville actuelle : le développement de l'enceinte antique, non compris le grand faubourg qui s'étendait au sud-est, peut être évalué à cinq kilomètres.

« César fait le tour de la place, reconnaît l'impossibilité de l'enlever par un coup de main et rentre dans son camp. « L. Plancus, son lieutenant, essaye alors, avec son autorisation, « de parlementer avec Considius : il écrit au chef pompéien « une lettre qu'un prisonnier est chargé de porter. Considius « fait égorger le messager et envoie le message, sans le déca- « cheter, au commandant en chef, Metellus Scipion¹. »

César reste un jour et une nuit devant Hadrumète, attendant en vain la réponse de Considius et tout aussi vainement le reste de ses navires. Les troupes dont il dispose sont insuffisantes et comme nombre et comme qualité. Il craint de subir un échec au début de la campagne et ne s'arrête pas plus longtemps devant une place dont le siège l'expose au danger d'être enveloppé par la cavalerie ennemie². Le 1^{er} janvier 708, il se dirige sur Ruspina.

Au moment où il quitte ses retranchements, les Hadrumétins sortent en foule de la place, en même temps que paraît

Marche de César
sur Ruspina.

¹ *De Bello afric.*, c. III-IV. — ² *Ibid.*, c. V.

la cavalerie numide, envoyée par Juba pour toucher la solde qui lui était allouée par le Trésor de la province d'Afrique. L'ennemi s'empare du camp que César venait d'abandonner et poursuit l'arrière-garde. Les trois mille légionnaires s'arrêtent et leur cavalerie, malgré son infériorité numérique, prend hardiment l'offensive. « On vit alors, dit l'Anonyme, un fait « incroyable. Trente cavaliers gaulois, au plus, battirent deux « mille cavaliers maures, et les ramenèrent jusque dans la « place¹. » Dix-neuf siècles plus tard les descendants des Gaulois de César devaient renouveler plus d'une fois, sur cette même terre d'Afrique, ces prodiges d'audace et de bravoure folle que le courage romain lui-même qualifiait d'invraisemblables.

L'armée césarienne se remet en marche, et l'ennemi renouvelle ses attaques. César place à l'arrière-garde quelques cohortes de vétérans avec une partie de la cavalerie, et continue lentement sa route. L'ardeur des Numides se ralentit à mesure que l'on s'éloigne d'Hadrumète; l'ennemi cesse bientôt toute poursuite².

Dion-Cassius présente sous un jour différent ce premier épisode de la campagne d'Afrique. César aurait été non seulement repoussé par les habitants d'Hadrumète, mais chassé de son camp : ἀποκρουσθεὶς δὲ, καὶ προσέτι καὶ ἐκ τοῦ στρατοπέδου βιαίως ἐκβλήθεις. La version de l'Anonyme est évidemment la vraie : si la retraite des Césariens ne s'était pas faite en bon ordre, elle aurait abouti à un désastre complet. Or le même jour, 1^{er} janvier 708, César arrivait à Ruspina (*Monastir*), après avoir reçu, chemin faisant, les députations d'un certain nombre

¹ *De Bello africano*, c. vi : « Accidit res « incredibilis, ut equites minus xxx galli « maurorum equitum ii millia loco pelle- « rent, urgerentque in oppidum. »

² *Ibid.* . . . : « Iter leniter . . . facere coe- « pit . . . Ita quanto longius ab oppido disce- « debatur, tanto tardiores ad insequendum « erant Numidiae. »

de villes ou de bourgs qui lui avaient offert des vivres et fait leur soumission¹.

Une fausse interprétation du passage du livre sur la Guerre d'Afrique où il est dit que le port de Ruspina était situé à deux milles de la ville² a fait supposer à Mannert que Monastir n'était que le port de Ruspina, et que la ville même était située dans la plaine à deux milles de la côte. Forbiger a servilement reproduit cette erreur³. Smith est disposé à identifier Ruspina à la *Therma* que le Stadiasme place près de Leptis⁴. Marcus, avec son manque de critique habituel, la retrouve dans la Roussafa d'Abou Obeïd el Bekri, située à sept milles de Kaïrouan. Barth fait correspondre Ruspina à Sahlin et nie, contre l'évidence, que Monastir ait succédé à une localité antique⁵.

La correspondance de Monastir et de Ruspina est incontestable. Elle résulte :

1° Du fait qu'il existe à Monastir des vestiges d'une cité antique d'une certaine importance, située dans la position même que la Table de Peutinger assigne à Ruspina par rapport Hadrumète et à Thapsus;

2° Du rapprochement qu'on peut établir entre la situation de cette cité et la signification du nom phénicien de Ruspina, רשפנה *Rous Penna*, « caput anguli ». La ville antique à laquelle a succédé Monastir occupait, en effet, le cap rocheux par

¹ *De Bello afric.*, c. vi: « Interim in itinere ex oppidis et castellis legationes venire, polliceri frumentum, paratosque esse, quae imperasset, facere. Itaque eo die castra posuit ad oppidum Ruspina kalendis januariis. »

² *De Bello afric.*, c. x: « Ex oppido Ruspina

« egressus, proficiscitur ad portum, qui abest ab oppido millia passuum duo. »

³ *Handbuch der alten Geogr.*, t. II, p. 845.

⁴ *Dictionary of greek and roman geography*, t. II, p. 858.

⁵ *Wanderungen*, p. 158-159.

lequel se termine l'angle remarquable qui sépare le golfe d'Hadrumète de celui de Thapsus;

3° De l'indication même donnée par l'Anonyme sur la situation respective de Ruspina et de son port : le mouillage de Monastir est à trois kilomètres au sud de la ville, à l'est de la langue de terre qui abritait autrefois le port antique, aujourd'hui ensablé;

4° Enfin, de l'ensemble du récit des opérations de César.

La position de Ruspina était admirablement choisie comme base d'opérations. Le plateau de Skanès, au nord-est duquel se trouvait située la ville antique, affecte la forme d'un pentagone irrégulier, dont quatre côtés sont baignés par la mer; le cinquième domine la vaste plaine de l'Oued Melah et défend non seulement le port de Monastir, situé à deux milles au sud de la ville, mais un autre mouillage, protégé par la partie occidentale du promontoire, qui porte le nom de *Marsa el-Kdima*, « l'ancien port ». C'est dans cette position que César put se maintenir pendant vingt-trois jours contre des forces bien supérieures aux siennes, et c'est de là que nous le verrons, le moment venu, « s'élançer à son tour sur l'ennemi »; c'est l'expression dont se sert Dion-Cassius : *καὶ ἐκεῖθεν ὀρμώμενος ἐπολέμει*.

Le lendemain, 2 janvier, César se rendit à Leptis, ville libre, située à sept milles au sud-est de Ruspina, dont la possession lui était indispensable pour assurer sa base d'opérations¹. Des députés vinrent à sa rencontre et lui offrirent la soumission de la place. César établit son camp près de la ville, sur le rivage même.

¹ *De Bello afr.*, c. ix : « Hoc eum idcirco existimo fecisse, ut maritima oppida post se ne vacua relinqueret, praesidioque firmata ad classis receptacula muniret. »

La Table de Peutinger ne donne pas la distance qui séparait Ruspina de Leptis¹. Elle est de huit milles (12 kilomètres). L'Itinéraire d'Antonin indique dix-huit milles entre Leptiminus et Hadrumète² : c'est effectivement ce qu'on compte, en ligne droite, entre Soussa et *Lemta*³, dont le nom n'est qu'une corruption de celui de *Leptis*, *Lepti* ou *Lepte*. La première de ces trois formes est la plus ancienne ou, pour mieux dire, la plus anciennement employée. C'est celle que donnent les portulans grecs⁴, l'auteur du livre *De Bello africano*⁵, Salluste⁶, Mela⁷, Tite-Live⁸, Plin⁹, Ptolémée¹⁰. La forme *Lepti* ou *Lepte*, plus rapprochée de l'appellation punique $\text{לב} \text{Lebta}$, n'apparaît que plus tard, soit isolée, soit combinée avec le surnom : la Table de Peutinger écrit *Lepte minus*, l'Itinéraire d'Antonin *Leptiminus*, l'Anonyme de Ravenne *Lepteminus*¹¹ et *Leptis minus*¹², pour *Leptiminus* que donne Guido. On trouve dans le Code de Justinien *Altera Lepte*¹³. L'ethnique *Leptiminenses* remplace de même la forme ancienne *Leptitani*, que donnent l'auteur du livre sur la Guerre d'Afrique¹⁴ et Tacite¹⁵.

D'origine phénicienne, ainsi que son nom l'indique et que Salluste le constate¹⁶, Leptis était soigneusement fortifiée, comme tous les comptoirs puniques. On y a retrouvé, comme

¹ *Segm.* V, B. 2, nouv. édit.

² *Wessl.*, p. 58.

³ Édrisi écrit لمتا , *Lemta*. *Lamba*, sur la carte du Dépôt de la guerre de 1857, n'est qu'une faute du graveur.

⁴ [Λεπίτις] ἡ μικρά, *Scyl.*, § 110. Λεπίτις ἡ μικρά , *Stadiasme*, § 113.

⁵ C. VI-VII sqq.

⁶ *De Bello Jugurth.*, c. XIX.

⁷ I, VII, II.

⁸ XXXIV, LXII-LXIII. Il s'agit dans ce passage de la grande Leptis.

⁹ *Hist. nat.*, V, IV, 3.

¹⁰ Λεπίτις μικρά , IV, III.

¹¹ III, v.

¹² V, v.

¹³ I, XXVII, 2.

¹⁴ C. XXVIII.

¹⁵ *Hist.*, IV, 1.

¹⁶ *De Bello Jugurth.*, c. XIX : « Postea « Phoenices. . . Hipponem, Hadrumetum, « Leptim aliasque urbes in ora maritima « condidere. »

à Thysdrus, à Hadrumète et à Thapsus, les vestiges d'une triple enceinte semblable à celle de Carthage, et l'auteur du livre sur la Guerre d'Afrique signale, au chapitre xxix, la puissance de ses défenses¹. Elle semble avoir conservé, au temps de Justinien, une certaine importance militaire : la loi que nous avons citée en fait, avec Capsa, une des deux résidences du *Dux Byzacenaë*.

Mal étudiées jusqu'ici, les ruines de Leptis sont beaucoup plus importantes que ne l'ont supposé Shaw et Barth. Elles couvrent un espace dont la circonférence peut être évaluée à quatre kilomètres, et s'étendent, non pas à une certaine distance de la mer, comme l'a affirmé Barth, mais sur le littoral même, au nord-ouest de Lemta. Le rivage décrit, à cette hauteur, une courbe semi-circulaire ouverte à l'orient. Les débris encore reconnaissables de l'enceinte principale dessinent une ligne concentrique. On distingue aisément les ruines des quais, et l'on aperçoit encore sous les eaux, lorsque la mer est calme, les restes d'une longue jetée qui défendait le port contre les vents de nord-est. Le mouillage était un des plus vastes et des plus sûrs de la côte.

Quelques navires de combat et un certain nombre de bâtiments de transport arrivèrent par hasard à Leptis en même temps que César et lui annoncèrent que le reste de la flotte, incertain de la destination, semblait s'être dirigé sur Utique. César se vit dans l'impossibilité de s'éloigner du littoral². La cavalerie lut consignée à bord, de peur qu'elle ne ravagât le

¹ C. xxix : « Ab defensoribus, propter
« egregiam munitionem oppidi, . . . facile
« et sine periculo defendebatur. »

² C. vii : « Eodem naves onerariae et
« longae nonnullae casu advenerunt, reli-

« quae, ut est ei nuntiatum, incertae loco-
« rum, Uticam versus petere visae sunt. In-
« terim Caesar a mari non digredi, neque
« mediterranea petere propter navium er-
« rorem. . . »

pays. On fit provision d'eau pour la flotte. Attaqués à l'improviste par la cavalerie ennemie, pendant cette opération, les matelots perdirent plusieurs hommes tués ou blessés. « Ces « Maures, dit l'auteur du Journal de la campagne d'Afrique, « s'embusquent avec leurs chevaux dans les ravins et paraissent « tout à coup; mais ils n'osent pas attaquer en plaine. » L'aiguade existe encore sous la koubba de Sidi-ez-Zaghouâni. Le littoral dessine à cette hauteur une berge assez élevée, coupée par quelques ravins : ce sont les *convalles* qui favorisèrent l'embuscade¹.

Le 3 janvier, César laisse à Leptis six cohortes sous les ordres de Saserna², et retourne à Ruspina, mais pour en repartir aussitôt. Les vivres manquaient; il fallait en chercher dans les environs. Il met en réquisition tous les chariots et toutes les bêtes de somme du pays, et revient avec une abondante récolte. Il venait, dans le même dessein, d'envoyer le préteur C. Sallustius Crispus avec quelques vaisseaux à l'île de Cercina³, où l'ennemi avait fait, disait-on, de grands approvisionnements de blé.

Cependant les renforts que César a demandés en Sardaigne, en Sicile et dans les provinces voisines, se font attendre. Ses bâtiments dispersés n'arrivent pas. Il envoie dix galères pour les rallier, laisse une légion à Ruspina sous les ordres de Publius Saserna, frère de celui qui commandait la garnison

¹ C. VII : « Remiges interim, qui aquatum e navibus exierant, subito equites « mauri, neque opinantibus Caesarianis, « adorti, multos jaculis convulneraverunt, « nonnullos interfecerunt : latent enim in « insidiis cum equis inter convalles, et « subito existunt, non ut in campo cominus depugnent. »

² L'Anonyme, au chapitre XXIX, dit que

la garnison de Leptis ne se composait que de trois cohortes.

³ *Cercina*, ou plutôt *Cercinna* (Mela, II, VII, 7; Κέρκιννα, Strab., XVII, III, 12), forme qui s'est conservée dans le nom actuel, *Kerkenna*, est située à l'extrémité septentrionale du golfe de la petite Syrte, à 30 kilomètres à l'est de Sfaks.

Les matelots de César sont attaqués par la cavalerie numide.

César retourne à Ruspina.

de Leptis, part avec sept cohortes de vieilles troupes habituées aux combats de mer, puisqu'elles avaient servi sur les flottes de Sulpicius et de Vatinius, et s'embarque, à l'insu du reste de son armée. Son intention était d'aller lui-même à la recherche de ses vaisseaux de charge égarés et de les défendre contre la flotte ennemie.

César passe à bord la nuit du 3 au 4 janvier. A l'aube du jour, comme il se disposait à partir, le hasard amena sur la côte une partie des vaisseaux égarés. César débarque aussitôt, retourne à Ruspina avec les renforts qui viennent de lui arriver, établit son camp près de la ville et repart pour chercher des vivres. Dion-Cassius assigne le même but au mouvement de César¹. Appien suppose, à tort, que le Dictateur, profitant de l'absence de Scipion, qui se trouvait alors auprès de Juba, avait le projet d'attaquer son camp². César n'avait emmené ni sa cavalerie ni ses archers : il ne songeait donc pas à livrer une bataille rangée.

Il n'était pas à plus de trois milles de ses retranchements, lorsqu'il apprit, par ses éclaireurs et ses cavaliers d'avant-garde, que l'ennemi se montrait à peu de distance. Au même moment on commença à apercevoir un immense nuage de poussière. César fait immédiatement venir du camp les 400 chevaux et les 150 archers dont il disposait. Il ordonne aux cohortes de le suivre en ordre de bataille et prend les devants avec une faible escorte. Aussitôt qu'il aperçoit l'ennemi, il fait mettre le casque en tête et se prépare au combat.

¹ Dion-Cassius, *Histoire romaine*, XLIII, II : Ὁ τε Πετρεῖος καὶ ὁ Λαβιηνὸς, τηρήσαντες τὸν Κεῖσαρα πρὸς κώμας ἐπὶ σῆτον ἐξεληλυθότα . . .

² *De Bello civili.*, II, xcvi : Καὶ αὐτὸν

(τὸν Σκιπίωνα) οἰχόμενον ἐς Ἰόβαν καταλαβὼν, παρέτασσε ἐς μάχην παρ' αὐτὸ τοῦ Σκιπίωνος τὸ στρατόπεδον, ὡς ἐν καιρῷ συνοισόμενος τοῖς πολεμίοις χωρὶς αὐτοκράτορος οὔσιν.

Commandées par Labienus et par les deux Pacidius, les forces constitutionnelles comprenaient, outre les 120 éléphants et la nombreuse cavalerie fournis par Juba, douze légions, composées d'hommes recrutés un peu partout, 1600 cavaliers gaulois et germains, 1100 cavaliers du corps de Petreius, 4400 hommes de troupes légères et un grand nombre d'archers et de frondeurs, à pied et à cheval. Formée sur une ligne très étendue et si serrée que, de loin, elle semblait n'être composée que d'infanterie, l'armée de Labienus profite de sa supériorité numérique pour envelopper les troupes césariennes. En un instant celles-ci sont entourées, rejetées les unes sur les autres et réduites à se former en un groupe compact, faisant face de toutes parts.

Labienus, à cheval, la tête découverte, se montre au premier rang, exhorte les siens et apostrophe les soldats de César : « Eh bien, conscrit, qu'as-tu donc à tant faire le brave ? Il vous a donc aussi tourné la tête avec ses belles paroles ? Par Hercule ! il vous a entraînés dans une fâcheuse aventure ! Je vous plains ! » — « Je ne suis pas un conscrit, Labienus, » répond un légionnaire, « je suis un vétéran de la dixième. » — « Je n'en reconnais pas les enseignes, » réplique Labienus. « Tu vas savoir au moins qui je suis, » riposte le vétéran, « c'est un soldat de la dixième qui te frappe. » Et, rejetant son casque, il lui lance son pilum avec tant de force que l'arme traverse le poitrail du cheval de Labienus¹.

¹ *De Bello africano*, c. xvi : « Labienus in equo, capite nudo, versari in prima acie; simul suos cohortari, nonnunquam legionarios Caesaris ita appellare : « Quid tu, inquit, miles tiro, tam feroculus es ? Vos quoque iste verbis infatuavit ? In magnum, mehercule, vos periculum im-

« pulit. Misereor vestri. » Tum miles : « Non sum, inquit, tiro, Labiene; sed de legione x veteranus. » Tum Labienus : « Non agnosco, inquit, signa decumano rum. » Tum miles : « Jam me, qui sim, intelliges; » simul cassidem de capite dejecit, ut cognosci ab eo posset, atque

Labienus fut jeté à terre par son cheval blessé, et il semble, d'après le récit d'Appien, que sa chute ait ralenti l'attaque des Pompéiens¹.

Par une manœuvre que l'Anonyme décrit en termes assez obscurs, de l'avis des gens du métier², César réussit à rompre le cercle de fer qui l'enserme, repousse l'ennemi et bat en retraite sur son camp. L'arrivée de M. Petreius et de Cn. Pison avec 1100 chevaux numides et une nombreuse infanterie d'élite détermine les Pompéiens à continuer la poursuite : ils chargent de nouveau les troupes césariennes, arrêtent l'arrière-garde et la coupent de sa ligne de retraite. César ordonne de faire front, et la lutte recommence. Mais sa cavalerie, encore mal remise des fatigues de la traversée, est complètement épuisée : elle ne peut plus tenir les assaillants à distance. César demande un dernier effort à ses soldats : à un moment donné, cohortes et escadrons s'élancent à la lois, balayent la plaine et rejettent l'ennemi au delà des collines. Les Césariens s'arrêtent quelque temps sur ces hauteurs et de là regagnent lentement leurs retranchements. L'ennemi, fort maltraité, se retire de son côté dans ses lignes³.

« Après ce combat, continue l'Anonyme, des transfuges de toutes armes vinrent à nous. On fit beaucoup de prisonniers, tant en infanterie qu'en cavalerie. On sut par eux que l'intention de l'ennemi avait été d'étonner nos jeunes soldats

« ita pilum, viribus contortum, dum in Labienum mittere contendit, equi graviter adverso pectore affixit, et ait : Labiene, decumanum militem, qui te petit, scito esse. »

¹ II, xciv : Τραπέντας ἐδίωκον σοβαρῶς μετὰ καταφρονήσεως, μέχρι Λαβηνῶν μὲν ὁ ἵππος ἐς τὴν γαστέρα πληγῆς ἀπεσεύσατο, καὶ αὐτὸν οἱ παρασπισταὶ συνήρπαζον.

² Voyez Guischart, *Mém. milit.*, t. II, p. 279-288, et Turpin de Crissé, t. II, p. 389.

³ Labienus fit transporter à Hadrumète, sur des chariots, ses blessés, qui étaient en très grand nombre : « Labienus saucios suos, quorum maximus numerus fuit, jubet in plaustris deligatos Adrumetum deportari » (c. XXI).

par ce nouveau genre de combat, de les envelopper avec sa cavalerie et de les écraser comme l'armée de Curion. Labienus s'était vanté en plein conseil d'envoyer contre nous tant de troupes, que la seule fatigue de tuer et de vaincre nous obligerait à succomber... Le combat livré le 4 janvier eut lieu en rase campagne et dura depuis la cinquième heure jusqu'au coucher du soleil¹.

Cette indication de l'Anonyme *in campis planissimis purissimisque*, ainsi que la distance de trois milles qui séparait le camp de César du point où apparut l'ennemi, fixent l'emplacement du champ de bataille : l'action eut lieu dans la plaine qui s'étend entre la rive droite de l'Oued Melali, le plateau de Ruspina et les collines de Sidi-cz-Zaghouâni, au delà desquelles l'ennemi fut repoussé à la fin du combat.

L'auteur du livre sur la Guerre d'Afrique représente cette première bataille comme une victoire, et César pouvait effectivement considérer comme un succès d'avoir échappé à un désastre presque inévitable. Strabon en parle également comme d'un succès². Dion-Cassius³ et Appien⁴, au contraire, affirment que César fut battu. D'après le second de ces deux historiens, Petreius, suffisamment renseigné sur le peu de solidité des troupes césariennes, aurait fait sonner la retraite

¹ C. XIX : « In campis planissimis purissimisque, ab hora diei quinta usque ad solis occasum, est decertatum. »

² Strabon, XVII, XII : Συνηθανίσθησαν δὲ τοῖς ἡγεμόσι καὶ αἱ πόλεις... καὶ πρὸς αὐτὸν κατεπολέμησε Καῖσαρ Σκιπίωνα ὁ Θεὸς, πρὸς Ρουσπίω μὲν πρῶτον νικῶν, εἶτα πρὸς Οὐζίτοις, εἶτα πρὸς Θάψω καὶ τῇ πλεονισίῳ λίμνῃ.

³ Dion-Cassius, XLIII, II : Τὴν τε ἵππων αὐτοῦ μηδέπω καλῶς ἐκ τῆς θαλάσσης

ἐρρωμένην ἐς τοὺς πεζοὺς τοῖς Νομάσι κατήραξαν· καὶ συνταραχθείσης πρὸς τοῦτο τῆς ἀσπίδος, πολλοὺς μὲν αὐτῶν ἐν χερσὶν ἀπέκτειναν· πάντας δ' αὖν καὶ τοὺς λοιποὺς, ἀνειληθέντας ἐπὶ μετέωρόν τι ἐξέκοψαν, εἰ μὴ ἰσχυρῶς ἐτρώθησαν.

⁴ Appien, *De Bello civ.*, II, xcvi : Ἀντεπῆσαν δ' αὐτῷ Λαβιηνός τε καὶ Πετρηῖός, οἱ τοῦ Σκιπίωνος ὑποστράτηγοι· καὶ ἐκράτουν τῶν Καίσαρος παρὰ πολὺ, καὶ τραπέντας ἐδίωκον σοβαρῶς...

au lieu de compléter sa victoire, pour laisser à Scipion la gloire d'en finir avec l'ennemi¹. Appien constate d'ailleurs les efforts que dut faire César pour rallier ses troupes : il se jeta au-devant des fuyards et ramena de sa propre main un porte-enseigne à la ligne de bataille².

Demi-victoire ou demi-défaite, la journée du 4 janvier était un avertissement. César en profita. Il fortifie son camp avec plus de soin, double les postes, trace un retranchement de Ruspina à la mer et un autre de la mer à son camp, pour assurer ses communications avec le port. Il fait apporter de la flotte les machines de guerre, arme, pour les entremêler à la cavalerie comme troupes légères, les rameurs de ses galères gauloises et rhodiennes, grossit ses troupes d'archers syriens et ityréens, installe des ateliers pour fondre des balles de fronde, forger des traits, fabriquer des pieux, et demande en Sicile du fer, du plomb, des claies, des poutres à béliers, toutes choses qui manquaient en Afrique³. En quelques jours ses retranchements, hérissés de scorpions, de catapultes et d'autres machines, devinrent inexpugnables, tandis que les abords du camp, semés de chausse-trapes, se défendaient d'eux-mêmes⁴.

Peu de jours après, Scipion arrive d'Utique avec huit légions

César
fortifie
son camp
de Ruspina.

Arrivée
de Scipion.

¹ Appien, II, xcν : Ὁ δὲ Πετρῆιος, ὡς ἀκριβῆ τοῦ στρατοῦ λαβὼν πεῖραν, καὶ νοήσων ὅτε βούλεται, διέλυε τὸ ἔργον, ἀπειπὼν τοῖς ἀμφ' αὐτόν· Μὴ ἀφελώμεθα τὴν νίκην τὸν αὐτοκράτορα ἡμῶν Σκιπίωνα.

² *Ibid.* : Αὐτὸς δὲ λέγεται παρὰ τὴν Φυγὴν, ἐγχαρίμπλων ἅπασιν, ἐπισίρφεσιν αὐτοῦς. Καὶ τινα τῶν τὰ μέγιστα σημεῖα, τοὺς ἀετοὺς, φερόντων τῇ ἑαυτοῦ χειρὶ περισπάσας, μετενεγκεῖν ἀπὸ τῆς Φυγῆς εἰς τὸ πρόσθεν. — Cf. Suctone, *Div. Jul.*, LXII : « Inclinatam aciem solus saepe res-

« tituit, obsistens fugientibus retinensque
« singulos, et contortis faucibus convertens
« in hostem. »

³ C. xx.

⁴ C. xxxi : « Tum egregiae munitiones
« castrorum, et valli fossarumque altitudo,
« et extra vallum styli caeci, mirabilem in
« modum consiti, vel sine defensionibus
« aditum adversariis prohibebant. Scorpio-
« num, catapultarum, ceterorumque telo-
« rum quae ad defendendum solent pa-
« rari, magnam copiam habebat. »

et 3000 cavaliers, opère sa jonction avec Petreius et Labienus et campe à trois milles de César. Sa cavalerie voltige sans cesse autour des retranchements ennemis et enlève tous ceux qui en sortent pour aller à l'eau ou au fourrage. Aucun convoi n'arrive ni de Sardaigne ni de Sicile. Étroitement bloqué, César ne possède bientôt plus sur la terre d'Afrique qu'un espace de six mille pas en tous sens, à peu près ce que représentent le plateau de Ruspina et ses abords immédiats¹. Les troupes souffraient cruellement de la disette, et le fourrage vint à manquer complètement. « Dans cette extrémité, dit l'Anonyme, les vétérans, qui avaient combattu sur terre et sur mer et passé plus d'une fois par de semblables épreuves, ramassaient sur le rivage des algues marines, les lavaient dans l'eau douce et, au moyen de cet aliment, prolongeaient la vie de leurs chevaux. » L'algue dont parle l'Anonyme est un *fucus saccharinus* qui se trouve en abondance sur la côte orientale de la régence de Tunis, et dont les tiges et les feuilles sont encore employées par les indigènes à la nourriture du bétail. Les habitants de Kerkenna mangent eux-mêmes une sorte de galle que cette plante produit et à laquelle ils donnent le nom d'« olive de mer ».

Juba se mit en marche à son tour, avec de nombreux contingents. Au moment où il allait rejoindre ses alliés, on lui annonça que Bocchus et Sittius, réunissant leurs forces, venaient d'entrer en Numidie et d'enlever Cirta, ainsi que deux villes gétules. Le roi, ne laissant que trente éléphants à Scipion, marcha avec toutes ses troupes à la défense de ses États². Rien ne pouvait venir plus à propos que cette puissante diversion : c'était le salut; César ne l'oublia pas après la victoire. Les excès et les actes de cruauté commis par les Pompéiens

César
est bloqué
dans son camp
de Ruspina.

Diversion opérée
par Sittius
en Numidie.

¹ C. xxiv : « Neque amplius millia passuum sex terrae Africae quoquo-versus tenebant. » — ² C. xxv.

contribuèrent également à améliorer la situation de César en lui ralliant une partie des populations. En réponse aux circulaires par lesquelles il avait annoncé sa présence en Afrique, il vit arriver dans son camp un certain nombre de notables qui implorèrent son secours¹. Voulant hâter à tout prix le moment où il pourrait prendre l'offensive, il écrivit à Allienus et à Rabirius Postumus de lui envoyer immédiatement des renforts, sans tenir compte ni de l'état de la mer ni des vents. « Si le secours n'était prompt, l'Afrique serait ruinée et perdue : « il n'en resterait que le sol². » Son impatience était telle que, le lendemain du départ de ses courriers, il se plaignait déjà du retard de sa flotte et de son armée. Nuit et jour ses yeux et sa pensée étaient tournés du côté de la mer. « Et il ne faut pas « s'en étonner, ajoute l'Anonyme, il voyait les fermes incen- « diées, les champs ravagés, les troupeaux enlevés ou égorgés, « les bourgs et les villes abandonnés ou détruits, les principaux « habitants chargés de fer ou massacrés, leurs enfants traînés en « esclavage à titre d'otages, et le petit nombre de ses troupes ne « lui permettait pas de défendre les malheureux qui l'implo- « raient. »

Les postes de cavalerie placés en avant des deux camps se livraient des combats journaliers. Un détachement de la cava-

¹ C. xxvi : « Caesar, interim, quum de « suo adventu dubitatio in provincia esset, « neque quisquam crederet ipsum, sed « aliquem legatum cum copiis in Africam « venisse, conscriptis litteris circum pro- « vinciam, omnes civitates facit de suo « adventu certiores. Interim nobiles homi- « nes ex suis oppidis profugere, et in cas- « tra Caesaris devenire et de adversariorum « ejus acerbitate crudelitateque comme- « morare coeperunt. »

² C. xxvi : « Litteris celeriter in Siciliam « ad Allienum et Rabirium Postumum « conscriptis : « Ut sine mora aut ulla excu- « satione hiemis ventorumque, exercitus « sibi quam celerrime transportaretur : « Africam provinciam perire, funditusque « everti ab suis inimicis; quod, nisi celeri- « ter sociis foret subventum, praeter ipsam « Africam terram nihil, ne tectum qui- « dem, quo se recipere ab illorum sce- « lere insidiisque reliquum futurum, »

lerie de Labienus essaya même plusieurs fois d'enlever Leptis. Mais la place était fortifiée, défendue par trois cohortes et bien pourvue de machines. Un trait de scorpion bien dirigé cloua contre le sol le commandant du détachement ennemi et mit fin à ces tentatives¹.

Beaucoup de Numides et de Gétules désertaient chaque jour du camp de Scipion : les uns regagnaient leur pays; d'autres, se rappelant les bienfaits qu'eux et leurs ancêtres avaient reçu de C. Marius, se rendaient au camp de César. Le Dictateur leur remettait des lettres pour leurs concitoyens, les engageant à prendre les armes, à résister aux ordres de Scipion et à se défendre.

Des députations d'Achilla, ville libre², et de plusieurs autres cités vinrent également se mettre aux ordres de César, lui offrir des vivres et lui demander des garnisons. C. Messius occupa immédiatement Achilla au nom du Dictateur. Considius essaya de le devancer, n'y réussit pas et rentra à Hadrumète sans avoir tenté la moindre attaque. Ayant reçu de Labienus, quelques jours plus tard, un renfort de cavalerie, il revint mettre le siège devant la ville.

Les renforts attendus de Sicile arrivèrent en quatre jours. Ils se composaient de la 13^e et de la 14^e légion, de 800 cavaliers gaulois et d'un millier de frondeurs et d'archers.

César reprend l'offensive. Le 27 janvier, à la première veille, il ordonne aux éclaireurs de se tenir prêts. A la troisième, sans que personne soit averti de son dessein, il part avec toutes ses légions, se dirige vers Ruspina, et de là, descendant une pente douce, conduit ses troupes le long du rivage par la gauche de la plaine. « Admirablement unie, cette plaine s'étend sur un

Occupation
d'Achilla
par les Césariens.

Arrivée
des
premiers renforts.
César
reprend l'offensive
le 27 janvier.

¹ C. XXIX.

à El-Alia, sur le littoral, à 34 milles

² Les ruines d'Achilla se retrouvent romains au S. S. O. de Ruspina.

« espace de quinze milles. Une longue chaîne de hauteurs,
 « partant de la côte et peu élevée, forme une sorte d'hémicycle.
 « Quelques collines assez hautes surgissent, comme autant de
 « points culminants, du sein de cette chaîne. De très anciennes
 « tours défendaient chacun de ces sommets, dont le dernier
 « était occupé par Scipion¹. »

Cette description topographique est d'une parfaite exactitude. L'amphithéâtre de collines est représenté par les hauteurs qui partent du littoral, près de Sahlin, s'étendent au sud jusqu'à Zeremdin et, reprenant la direction du nord, rejoignent la côte en formant le promontoire de Monastir. La phrase : *campus... quem jugum ingens... velut theatri efficit speciem*, peint bien la double courbe, en forme de fer à cheval, dessinée par les collines qui s'étendent de Sahlin à Mesdour, d'un côté, de Bou-Daoui à Monastir, de l'autre; ouvert, en réalité, au sud comme au nord, cet hémicycle paraît fermé, à distance, par l'éminence sur laquelle s'élevait Uzita, au point même où les hauteurs de Bou-Daoui se rapprochent de celles de Mesdour. La plaine d'alluvion que circonscrit ce cirque naturel est le *campus admirabili planitie* qui s'étendait sur une longueur de quinze milles : c'est précisément la distance qui sépare Zeremdin du littoral. La partie de l'amphithéâtre que décrit plus particulièrement l'Anonyme est celle qui s'étend à la gauche de la plaine, *sinistra parte campi*, la gauche de la plaine étant

¹ C. xxxvii : « Itaque, omnibus insciis
 « neque suspicantibus, vigilia tertia jubet
 « omnes legiones ex castris educi atque
 « se consequi ad oppidum Ruspina ver-
 « sus, in quo ipse praesidium habuit. . .
 « Inde parvulam proclivitatem digressus,
 « sinistra parte campi propter mare le-
 « giones ducit. Hic campus mirabili pla-

« nitie patet millia passuum xv; quem
 « jugum ingens, a mari ortum, neque ita
 « praealtum, velut theatri efficit speciem.
 « In hoc jugo colles sunt excelsi pauci :
 « in quibus singulae turres speculacque
 « singulae perveteres erant collocatae : qua-
 « rum apud ultimam praesidium et statio
 « fuit Scipionis. »

celle de l'observateur qui tourne le dos à la mer. Ce sont les collines qui rattachent le plateau de Ruspina au massif de Zeremdin et qui présentent en effet, à partir de Benbla, une série de sommets relativement élevés, dont le dernier fait face au bourg arabe de Mesdour.

La marche de César se comprend facilement. De son camp, placé au nord-ouest du plateau de Skanès, en vue de la plaine occupée par les Pompéiens, il se dirige sur Ruspina pour masquer son mouvement, descend la pente douce qui mène de Ruspina au port et conduit ses légions le long du rivage par la partie gauche de la plaine : *sinistra parte campi propter mare legiones ducit*. C'est en longeant le littoral, en effet, que, grâce au bourrelet élevé qui rattache le plateau de Monastir aux collines de Kneïs, il peut encore cacher sa marche à l'ennemi.

L'objectif de cette marche, l'Anonyme nous l'indique : c'est la série de hauteurs dont Scipion occupe les derniers sommets, et, grâce au secret de ses mouvements, César s'empare facilement des premiers chaînons.

« Arrivé sur cette chaîne, César ordonna de construire sur
« chaque colline des tours et des forts. En moins d'une demi-
« heure l'ouvrage fut achevé. Quand il fut près de la dernière
« colline et de la tour la plus voisine du camp ennemi, où se
« trouvait, comme nous l'avons dit, un corps de Numides, il
« s'arrêta un instant pour reconnaître le terrain, plaça sa cava-
« lerie aux avant-postes, distribua aux légions les travaux à
« exécuter et fit creuser un fossé, à mi-côte, du point où il était
« parvenu jusqu'à celui d'où il était parti. » La colline qu'occu-
paient les Numides fut enlevée par un escadron espagnol.

Scipion et Labienus, prévenus des mouvements de César, s'avancent avec toute leur cavalerie jusqu'à la distance d'un

César
s'empare
des hauteurs
situées à l'est
de
la plaine.

Combat
de cavalerie

aux environs
d'Uzita.

mille, et déploient leur infanterie en seconde ligne à moins de quatre cents pas de leur camp. Un combat de cavalerie s'engage dans la plaine. Labienus détache la plus grande partie de son aile droite pour porter secours aux Numides chassés par les Espagnols de César. César, de son côté, voyant Labienus séparé de son corps de bataille, envoie la cavalerie de son aile gauche pour l'envelopper.

« Dans la plaine où l'action se passait, dit l'Anonyme, s'é-
« levait une très grande villa, flanquée de quatre tours, qui
« empêchait Labienus de voir cette manœuvre de la cavalerie
« césarienne. Il ne s'en aperçut que par le carnage de son arrière-
« garde. Les cavaliers numides, saisis de terreur, s'enfuirent
« droit au camp. Les Gaulois et les Germains, qui résistaient
« seuls, furent enveloppés et périrent tous en combattant vail-
« lamment. Les légions de Scipion, rangées en bataille devant
« le camp, y rentrèrent en désordre. Maître de la plaine et des
« hauteurs abandonnées par Scipion, César fit sonner la retraite
« et ramena sa cavalerie. Il put contempler à loisir les cadavres
« de ces Gaulois et de ces Germains dont quelques-uns, faits
« prisonniers lors de la défaite de Curion, avaient eu la vie
« sauve, et voulurent, par reconnaissance, se dévouer pour leur
« nouveau chef. Remarquables par leur haute taille et par la
« beauté des formes, leurs corps jonchaient toute la plaine,
« couchés çà et là, dans les différentes attitudes que leur avaient
« données la mort. » *Horum corpora, mirifica specie amplitudine-
que, caesa toto campo ac prostrata diverse jacebant*¹.

Le détail des opérations de cette première journée est facile à expliquer sur le terrain. La colline occupée par les Numides de Scipion se retrouve à un mille romain au sud de Benbla,

¹ C. xxxviii-xl.

à 7 kilomètres à l'ouest de Lemta et à 5300 mètres au sud-est de Mesdour. Elle domine la plaine de l'Oued Melah, au centre de laquelle, sur un tertre, s'élevait la ville d'Uzita, dont il sera question dans la suite du récit. Les ruines d'Uzita sont situées exactement à 1500 mètres au nord-est de Mesdour et à 2250 mètres au sud-ouest de Mnara, sur la rive droite de l'Oued Sahlin. Elles se trouvent à 2300 mètres à l'ouest de la colline que se disputèrent les deux armées. Dion-Cassius indique la situation respective de ces deux points dans son récit des opérations que nous venons de résumer d'après l'auteur du Journal de la campagne d'Afrique : « César, marchant contre « Scipion du côté de la ville d'Uzita, s'empara par la force d'une « colline qui dominait tout à la fois la ville et le campement « pompéien. Attaqué par Scipion, il le chassa des hauteurs et « poursuivit sa cavalerie en lui faisant éprouver de fortes pertes. « Il se retrancha ensuite sur cette colline¹. »

Position d'Uzita.

La villa fortifiée qui joua un certain rôle dans le combat de cavalerie devait être située dans la plaine entre Uzita et la colline. Or, précisément à 1000 mètres à l'ouest du pied de la colline et à 1350 mètres à l'est-nord-est des ruines du bourg antique, on remarque les vestiges d'une grande ferme romaine formant un rectangle de 250 mètres sur 200. Il nous semble difficile de ne pas y reconnaître l'emplacement de la *villa per magna* dont parle l'auteur du Journal.

Le lendemain, 28 janvier, César range ses troupes dans la plaine, au pied des hauteurs qu'il a conquises. Scipion, dont les contingents ont été fort maltraités la veille, les retient d'abord dans leurs retranchements; mais, lorsqu'il voit que la

¹ Dion-Cassius, *Histoire romaine*, XLIII, IV : Καί προχωρήσας ἐπ' αὐτὸν πρὸς πόλιν Οὐζίτα, ἐπι λόφου τιῶς, ὑπὲρ τε ἐκείνης

καὶ ὑπὲρ τοῦ σίραιοπέδου ἅμα αὐτῶν ὄντος, ἰδρύθη, προεικροῦσας τοὺς κατέχοντας αὐτόν.

ligne de bataille des Césariens se rapproche et n'est déjà plus qu'à un mille d'Uzita, il craint de perdre cette place, d'où il tire son eau et ses vivres, et se décide à sortir de son camp. Il dispose ses troupes, suivant sa tactique habituelle, sur quatre lignes, dont la première est composée de la cavalerie formée par escadrons, les éléphants armés de tours occupant les intervalles. Les remparts d'Uzita, défendus par une forte garnison de Numides, couvrent tout son corps de bataille : les ailes seules, où se trouvent les éléphants, s'étendent à droite et à gauche de la place et peuvent être aperçues par l'ennemi.

César attend vainement, presque jusqu'au coucher du soleil, que Scipion quitte ses positions. Ne se souciant pas lui-même d'aller livrer tout à la fois une bataille et un siège avec le désavantage du terrain, Uzita étant située sur un tertre, il ramène ses troupes dans leur camp, et dès le lendemain fait pousser des travaux de sape dans la direction des retranchements ennemis¹.

Levée
du siège d'Achilla.

Le combat de cavalerie du 27 janvier avait eu le résultat indirect de mettre fin aux tentatives des Pompéiens contre Achilla. En apprenant l'échec de Labienus, Considius craignit d'être coupé de sa ligne de retraite et leva immédiatement le siège de la place. Brûlant ses grains, détruisant ses provisions de vin, d'huile et le reste de ses vivres, il laisse huit cohortes à Scipion et regagne Hadrumète, « en passant, ajoute l'Anonyme, par le royaume de Juba. » Ces mots *itinere per regnum Jubae facto* jettent un certain jour sur la question assez obscure des limites primitives de la province romaine d'Afrique. Ils semblent indiquer que la sebkha de Sidi-el-Hani, ou lac de Kaïrouan, séparait le territoire de la République du royaume

¹ C. XLII.

numide. La ligne de retraite la plus directe pour Considius était la route d'Achilla à Sarsura¹, puis la grande voie qui, passant par Sarsura et par *Avida vicus*², conduisait de Thysdrus³ à Hadrumète. Or Considius renonce à cet itinéraire, qui l'expose à être pris en flanc par la cavalerie ennemie, et « passe par le « royaume de Juba ». Sa marche, dès lors, semble bien indiquée : d'Achilla il se dirige sur Thysdrus, qui faisait encore partie des possessions romaines, et contourne le lac de Kaïrouan en longeant la rive occidentale. On peut supposer que cette rive appartenait à la Numidie, puisque Considius se trouvait, en la suivant, à l'abri de toute attaque, et qu'il n'avait d'ailleurs aucune raison de s'enfoncer plus avant dans le royaume de Juba. Nous verrons plus loin, à propos de Thabena, que d'autres indices semblent justifier la conjecture que nous émettons.

L'échec essuyé par les Pompéiens avait eu une autre conséquence. Le roi Juba, se rendant aux pressants appels de Scipion, avait laissé à son préfet Sabura le soin de combattre Sittius, et s'était mis en marche, avec trois légions, 800 hommes de cavalerie régulière, un grand nombre de cavaliers numides, de forts contingents d'infanterie légère et trente éléphants. Il vint camper à peu de distance de Scipion. Les troupes de César s'étaient fort émues de l'approche de cet ennemi, dont on les menaçait depuis longtemps. Suétone nous a conservé la courte harangue par laquelle leur chef jugea à propos de relever leur moral, en exagérant, suivant sa coutume, les forces de l'adversaire : « Sachez que d'ici à peu de jours le roi arrivera avec dix « légions, trente mille chevaux, cent mille hommes armés à la « légère et trois cents éléphants. Que quelques-uns d'entre vous « cessent donc d'imaginer et de chercher davantage. Qu'ils

Arrivée de Juba.

¹ Ruines près de Bou-Merdès. — ² Zeremdin, au N. N. O. de Bou-Merdès. — ³ El-Djemm.

« m'en croient sur parole, moi qui suis bien informé, sinon je
 « les fais jeter sur la plus pourrie de mes galères et partir pour
 « n'importe où, par n'importe quel vent¹. » Sa tactique lui
 réussit, et la présence de Juba dissipa toutes les terreurs de
 l'attente : quand on vit de près ses troupes, le mépris succéda
 à la crainte.

César poussait énergiquement ses travaux d'approche, chan-
 geant de camp tous les trois ou quatre jours et occupant
 tous les points dominants. Labienus essaya de l'arrêter dans
 sa marche en s'emparant d'une hauteur voisine, et ici se place
 un épisode assez insignifiant en lui-même, mais qui prouve
 une fois de plus le soin avec lequel l'Anonyme avait étudié le
 terrain de la campagne qu'il a racontée.

Labienus
 essaye
 d'arrêter la marche
 de César.

« Pour arriver à cette colline, dit l'auteur du Journal, César
 « avait à traverser un vallon assez large, profond, escarpé et
 « rempli de crevasses en lormes de cavernes. Au delà du vallon
 « était un bois épais de vieux oliviers. Labienus, qui connaissait
 « le terrain, devina que César ne pouvait s'emparer du poste
 « qu'il cherchait à occuper sans traverser le ravin et le bois. Il s'y
 « embusqua donc avec son infanterie légère et une partie de sa
 « cavalerie, le reste ayant l'ordre de se cacher derrière la mon-
 « tagne et les collines jusqu'au moment où il attaquerait les lé-
 « gions.

« César se faisait précéder de sa cavalerie. A son approche,
 « les soldats de Labienus, oubliant ou interprétant mal la con-
 « signe, ou bien craignant d'être écrasés dans le ravin par les
 « chevaux de l'ennemi, sortent successivement de leurs abris et

¹ Suétone, *Div. Jul.*, LXVI: « Scitote, in-
 « quit, paucissimis his diebus regem ad-
 « futurum cum decem legionibus, equitum
 « triginta, levis armaturae centum millibus,
 « elephantis trecentis. Proinde desinant

« quidam quaerere aut ultra opinari, mihi-
 « que, qui compertum habeo, credant:
 « aut quidem vetustissima nave impositos
 « quocumque vento in quascumque terras
 « jubebo aveli.»

« gagnent la hauteur. La cavalerie césarienne les poursuit, en
 « tue une partie, prend le reste, se dirige au gaiop sur la colline,
 « chasse le poste qui la défend et s'en empare. Labienus s'é-
 « chappe à grand'peine avec une partie de ses cavaliers¹. »

Le vallon que décrit l'Anonyme est représenté par le grand ravin qui s'ouvre à 2 kilomètres à l'ouest du bourg arabe de Bou-Daoui et à 1500 mètres au sud de la colline que César avait occupée le 27 janvier. Les pentes offrent un certain nombre d'escarpements rocheux, crevassés ou creusés à la base, dans lesquels il est facile de reconnaître les *crebra loca speluncae in modum* qui abritèrent les soldats pompéiens. Au sud du ravin s'étend encore, comme au temps des guerres civiles, une forêt de vieux oliviers, arrière-rejets de ceux qui furent les témoins du second échec de Labienus. La colline dont César venait de s'emparer, et qu'il fortifia aussitôt, est située immédiatement au sud du vallon, à 2800 mètres au nord de Zaouïat-el-Kountech et à 4800 mètres à l'est-sud-est de Mesdour.

De son camp principal, placé en face d'Uzita sur les hauteurs mêmes qu'il venait de conquérir², César fait tracer à travers la plaine deux tranchées fortifiées dans la direction des deux angles de la place, à droite et à gauche³. Son but était, avant tout, de pouvoir s'approcher d'Uzita sans avoir à redouter les attaques de flanc de la cavalerie ennemie; mais ce cheminement méthodique lui offrait en outre deux avantages : il lui permettait d'abord de se procurer, en creusant des puits dans la partie basse

Travaux
d'approche
de César
devant Uzita.

¹ C. I : « Labienus cum parte equitum
 « vix fuga sibi peperit salutem. »

² C. II : « Hac re per equites gesta,
 « Caesar legionibus opera distribuit, atque
 « in eo colle, quo erat positus, castra mu-
 « nivit. »

³ *Ibid.* : « Deinde ab suis castris maxi-

« mis per medium campum, e regione
 « oppidi Uzitae, quod inter sua castra et
 « Scipionis in planitie positum erat, tene-
 « baturque a Scipione, duo brachia instituit
 « duci, et ita erigere, ut ad angulum dex-
 « trum sinistrumque ejus oppidi conveni-
 « rent. »

de la plaine, l'eau qu'il était obligé de faire venir de fort loin; les deux lignes retranchées facilitaient aussi les nombreuses désertions sur lesquelles il croyait pouvoir compter, et qui se produisirent effectivement à la suite d'un violent combat dans lequel la cavalerie et les troupes légères de la coalition, après un premier succès, furent ramenées avec de grandes pertes jusqu'au camp de Juba¹. Beaucoup de cavaliers de l'armée de Curion et de soldats des 4^e et 6^e légions pompéiennes abandonnèrent la cause de Scipion.

César ayant poussé ses deux tranchées parallèles jusque sous les murs d'Uzita, mais hors de la portée du trait, disposa sur tout le front de ses lignes, qui faisait face à la ville, une quantité de balistes et de scorpions destinés à battre les remparts. Cinq légions vinrent occuper le nouveau camp. Dès le lendemain Scipion et Juba font sortir toutes leurs troupes de leurs différents camps. César fait de même. L'auteur du Journal décrit très longuement les dispositions prises de part et d'autre. Nous jugeons d'autant moins utile de les reproduire que les deux armées n'en vinrent pas aux mains. La cavalerie seule fut engagée des deux côtés. Celle de César essuya un léger échec, en s'engageant sans ordre dans les terrains marécageux situés au sud d'Uzita².

Scipion n'ayant pas osé quitter les fortes positions qu'il occupait, et César ne jugeant pas à propos de l'attaquer dans des conditions défavorables, les deux adversaires continuent à se couvrir de retranchements; l'un prolonge ses cheminements à travers la plaine, l'autre s'efforce de conserver ses communications avec les hauteurs.

Varus, sur ces entrefaites, apprenant que la 7^e et la 8^e légion

Opérations
des deux flottes.

¹ C. LII. — ² C. LVIII-LXI.

arrivaient de Sicile, fait sortir sa flotte d'Utique et va croiser devant Hadrumète avec cinquante-cinq vaisseaux. César, ignorant ce mouvement, avait envoyé vingt-sept galères, sous les ordres de L. Cispus, dans les eaux de Thapsus, et treize autres bâtiments, commandés par Q. Aquila, dans les parages d'Hadrumète, pour escorter les convois attendus. Le reste de la flotte était à l'ancre devant Leptis et les matelots, descendus à terre, s'étaient dispersés sur le rivage, ou étaient allés chercher des vivres à la ville. Prévenu par des transfuges, Varus arrive à l'improviste devant Leptis, brûle les vaisseaux de charge mouillés en rade, et s'empare de deux pentères abandonnées par leurs équipages. César visitait à ce moment ses travaux. Il monte à cheval, franchit les six milles qui séparaient son camp du port de Leptis, ordonne à toute sa flotte de le suivre, prend les devants avec un bâtiment léger, rallie l'escadre d'Aquila et se met à la poursuite de l'ennemi, qui se retire dans le port d'Hadrumète. Il brûle à son tour les vaisseaux de charge qui se trouvaient en rade, prend les autres ou les repousse dans le port, et regagne Leptis¹.

La question des subsistances était toujours la grande préoccupation de César. Les vivres manquaient; il dut faire battre les environs pour en trouver. « Il est d'usage en Afrique, dit « l'auteur du Journal, de pratiquer des souterrains dans les « champs et dans les villages pour y cacher les grains, en cas de « guerre, et les mettre à l'abri des coups de main de l'ennemi. » Informé de cette coutume, César fit partir, à la troisième veille, deux légions et de la cavalerie pour fouiller des dépôts de ce genre, qui lui avaient été signalés à dix milles de son camp, et les vit revenir chargées de blé. Labienus le sut : il s'avança

¹ C. LXII-LXIV.

l'espace de sept milles par les hauteurs que les Césariens avaient suivies la veille et y posta deux légions. Lui-même s'embusqua chaque jour dans les environs, persuadé que César enverrait souvent chercher des vivres de ce côté. Prévenu à son tour, César part avec huit légions, et Labienus est encore une fois pris à son propre piège¹ : il est battu et perd cinq cents hommes.

Le *jugum* par lequel passe César est la chaîne de hauteurs qui s'étend de Mesdour à Menzel-Kemel, et si ce dernier bourg n'est pas le point même où les troupes césariennes trouvèrent du blé, il en est du moins très voisin. C'est ce que prouve la distance de sept milles indiquée à partir du camp de Scipion près d'Uzita. Les dix milles que les Césariens avaient à franchir s'expliquent par le trajet de trois milles qui séparait leur camp des hauteurs de Mesdour.

Quant aux cachettes à grains, elles étaient d'un usage général en Afrique, même à l'époque impériale et en pleine « paix romaine ». C'était le seul procédé par lequel on pût conserver longtemps les blés; c'est encore celui qu'emploient les indigènes aujourd'hui : les grains sont déposés dans des cavités souterraines affectant la forme d'un entonnoir renversé, auxquelles on donne le nom de *metmoura* ou de *silos*. Ce dernier terme semble venir du mot *σειρός*, dont on se servait, en Cappadoce

¹ C. LXV-LXVI : « Caesar . . . tertia vigi-
« lia legiones II cum equitatu militi ab
« castris suis millia passuum X, atque
« inde magno numero frumenti onustos
« recipit in castra. Quibus rebus cognitis,
« Labienus, progressus a suis castris millia
« passuum VII per jugum et collem, per
« quem Caesar pridie iter fecerat, ibi cas-
« tra duarum legionum facit; atque ipse
« quotidie, existimans Caesarem eadem
« saepe frumentandi gratia commaturum,

« cum magno equitatu leviqve armatura
« insidiaturus locis idoneis consedit. Cae-
« sar interim de insidiis Labieni ex perfugis
« certior factus, paucos dies ibi commo-
« ratus, dum hostes, quotidiano instituto,
« saepe idem faciendo, in negligentiam
« adducerentur, . . . equitibus praemissis.
« neque opinantes insidiatores subito in
« convallibus latentes levi armatura con-
« cidit circiter D; reliquos in fugam tur-
« pissimam conjecit. »

et en Thrace, pour désigner des réservoirs du même genre. Comme dans la méthode romaine, on garnit encore de paille le fond de l'entonnoir, et la cavité, une fois remplie, est bouchée hermétiquement. Mis ainsi à l'abri de l'humidité et du contact de l'air, le blé, au dire de Varron, pouvait s'y conserver pendant cinquante ans, le millet pendant un siècle¹.

Le pilum du légionnaire dut probablement jouer, dans la recherche et la découverte de ces greniers souterrains, le même rôle que la baguette de fusil de nos soldats.

Ces ressources, toutefois, s'épuisèrent bien vite. Toujours aux prises avec la faim et voyant d'ailleurs que l'ennemi refusait d'engager une action générale, César rassemble toutes ses troupes, renforce les garnisons de Ruspina, de Leptis, d'Achilla, ordonne aux deux escadres de Cispius et d'Aquila de croiser devant Hadrumète et Thapsus, met le feu à son camp, part à la quatrième veille en ordre de bataille, les bagages à l'aile gauche, et arrive devant Agar, ville que les Gétules avaient souvent assiégée et qui s'était toujours vaillamment défendue. Il forme un seul camp dans la plaine et va immédiatement, avec une partie de son armée, chercher des vivres dans les environs. Il revient avec un peu de blé et beaucoup d'orge, d'huile, de vin et de figes. Scipion, qui l'avait suivi par les hauteurs avec toutes ses forces, prend position à six milles de là et partage ses troupes en trois camps².

César
abandonne
ses
positions
devant Uzita.

Il va camper
près d'Agar.

¹ Varron, *De re rust.*, I, LVII: « Quidam
« granaria habent sub terris speluncas,
« quas vocant σειροίς, ut in Cappadocia
« ac Thracia, alii, ut in Hispania citeriore,
« puteos, ut in agro cartaginiensi et
« oscensi. Horum solum paleis subster-
« nunt et curant ne humor aut aer tan-
« gere possit, nisi quum promitur ad

« usum. Quo enim non spiritus pervenit,
« ibi non oritur curculio. Sic conditum tri-
« ticum manet vel annos quinquaginta;
« milium vero plus annos centum. »

² C. LXVII. La correspondance d'Agar et de Bou-Hadjar, proposée par Shaw, est absolument inadmissible : Bou-Hadjar, dont le nom, purement arabe, n'est en

Le fait que César, quittant en ordre de bataille son camp d'Uzita, avait placé ses bagages à l'aile gauche prouverait, alors même que le reste du récit ne le démontrerait pas, qu'il se dirigeait vers le sud. Cette indication, jointe à celle que donne plus loin l'Anonyme lorsqu'il constate qu'Agar était à seize milles environ de Thapsus, détermine la position de cette place. Nous la retrouvons à Beni-Hasseïn, gros bourg arabe bâti sur l'emplacement et avec les débris d'une ville antique. Beni-Hasseïn est situé à 13 kilomètres au sud-sud-est de Mesdour, à 15 kilomètres au sud-sud-ouest de Lemta, à 4500 mètres à l'est de Zeremdin et à 25 kilomètres au sud-ouest des ruines de Thapsus.

Position d'Agar.

On peut également, croyons-nous, fixer la position de la ville de Zeta, dont César s'empara presque immédiatement après avoir installé son camp sous Agar. Mais, pour bien faire saisir les indices d'après lesquels nous nous guidons, nous sommes obligé de reproduire toute cette partie du Journal de la campagne d'Afrique.

Position de Zeta.

« La ville de Zeta était située à dix milles de Scipion, du côté
 « de son camp, et à dix-huit milles de celui de César. Scipion
 « y envoya deux légions pour chercher du blé. César, averti par
 « un transfuge, transporta son camp de la plaine sur les hauteurs,
 « dans une position plus sûre, y laissa une garde et, étant sorti
 « à la quatrième veille, dépassa le camp ennemi avec ses troupes
 « et entra dans la ville. Il apprit que les légions ennemies étaient
 « allées plus loin chercher du blé dans les champs. Comme il
 « se disposait à les poursuivre, il vit les troupes de Scipion
 « s'avancer à leur secours : ce mouvement arrêta sa marche.
 « Il fit prisonniers dans Zeta deux chevaliers romains, C. Mutius

aucune façon une corruption de celui d'Agar, comme Shaw le suppose, n'offre

aucun vestige antique et n'est qu'à cinq cents mètres des ruines de Leptis.

« Reginus, ami intime de Scipion et commandant de la place,
 « et P. Atrius, membre du conseil d'Utique. Il emmena vingt-
 « deux chameaux du roi, laissa dans la ville une garnison sous
 « les ordres d'Oppius, son lieutenant, et se mit en marche
 « pour regagner son camp¹.

« Lorsqu'il approcha du camp de Scipion, près duquel il
 « fallait nécessairement passer, Labienus et Afranius, embus-
 « qués avec toute leur cavalerie et leurs troupes légères, paru-
 « rent sur les coteaux voisins et chargèrent son arrière-garde.
 « César leur oppose d'abord sa cavalerie, et ordonne ensuite aux
 « légions de déposer leurs bagages à terre et de faire face à
 « l'ennemi. Dès le premier choc, elles mirent aisément en fuite
 « cette multitude et la chassèrent de la colline; mais lorsque

¹ C. LXVIII. L'Anonyme signale, comme un fait de quelque intérêt, la prise de vingt-deux dromadaires appartenant à Juba. Il est certain, en effet, que le chameau n'était pas encore acclimaté, à cette époque, dans l'Afrique septentrionale. Ainsi que l'a justement fait observer Barth, on ne le voit pas figurer sur les bas-reliefs libyens, où sa place serait si bien indiquée à côté du buffle et du bœuf garamantique. Ni Hérodote, ni Salluste, ni aucun des auteurs anciens qui ont décrit les mœurs des Libyens, ne font mention du chameau. On ne le voit pas jouer, dans la vie nomade des populations africaines, le rôle si important qui lui est dévolu aujourd'hui. Le cheval est exclusivement employé pour les courses rapides ou pour les longs trajets à travers les sables, comme le chariot est le seul moyen de transport. A ces preuves négatives vient s'ajouter d'ailleurs un témoignage positif. Dans un passage que nous a conservé Plutarque (*Lucull.*, XI, x), Salluste affirme que les Romains

avaient vu pour la première fois des chameaux lors de la bataille qu'ils livrèrent à Mithridate sur le Rhyndacus. Bien que cette assertion soit inexacte, en ce sens que l'armée romaine, ainsi que le fait observer Plutarque lui-même, avait déjà fait connaissance avec ces animaux à la bataille de Magnésie, en 187, elle n'en établit pas moins que le chameau était inconnu en Afrique à l'époque des guerres puniques, et on ne le voit pas figurer davantage dans la Guerre de Jugurtha. Nous avons vu plus haut que, lorsque César réquisitionne tous les moyens de transport dont disposaient les habitants de Ruspina et des environs, il n'est question que de bêtes de somme et de chariots. Certains indices font supposer que le chameau ne fut introduit dans l'Afrique propre et la Numidie qu'au 11^e siècle de notre ère. A la fin du 14^e siècle, il était devenu le principal moyen de transport et nous le voyons figurer à chaque instant, dans la *Johannide*, comme bête de charge et de combat.

« César, croyant l'avoir dispersée de manière à n'être plus inquiète dans sa retraite, se remit en marche, il la vit aussitôt descendre des coteaux voisins et revenir à la charge. On ne saurait croire avec quelle agilité ces troupes légères savent se mêler à la cavalerie et la suivre dans l'attaque et la retraite. Cette manœuvre se renouvelait sans cesse : dès que les Césariens étaient en marche, elles les attaquaient; elles se retiraient dès qu'ils tenaient ferme, et se contentaient de les accabler d'une grêle de traits. César comprit que leur but était de l'obliger à camper dans ce lieu, où l'eau manquait absolument; ses hommes et ses chevaux, qui étaient restés à jeun depuis la quatrième veille jusqu'à la dixième heure du jour, auraient péri de soif¹.

« Comme le soleil était près de se coucher, César, voyant qu'il n'avait pas fait cent pas dans une heure, et que sa cavalerie était affaiblie par la perte de beaucoup de chevaux, la retira de l'arrière-garde, où il plaça à tour de rôle chaque légion. Sa marche fut plus lente, mais moins inquiétée, ses légionnaires résistant mieux à l'ennemi. Cependant la cavalerie numide, se déployant à droite et à gauche et couronnant les hauteurs, cherchait à envelopper l'armée de César et harcelait l'arrière-garde. Lorsque trois ou quatre de nos vétérans se retournaient et lançaient leur pilum, plus de deux mille Numides prenaient aussitôt la fuite, mais pour revenir par pelotons, suivant les légions à distance et les couvrant de traits. César, après une marche ainsi ralentie par la nécessité de s'arrêter fréquemment pour contenir l'ennemi, atteignit ses retranchements vers la première heure de la nuit². »

On se demandera tout d'abord, en présence de ces indi-

¹ C. LXIX. — ² C. LXX.

cations, comment Zeta pouvait être à 18 milles du camp de César et à 10 milles de celui de Scipion, alors que Scipion était allé s'installer à 6 milles de César et que les trois positions étaient à peu près en ligne droite, puisque César, retournant de Zeta à ses retranchements, était obligé de passer près du camp de Scipion. L'explication nous en est fournie par l'Anonyme, lorsqu'il constate que César, après avoir établi d'abord son quartier général dans la plaine voisine d'Agar, avait ensuite transporté son camp sur les hauteurs, dans une position plus sûre. Le premier camp de César était évidemment placé entre Djemal et Zeremdin, à 1600 mètres au nord de ce dernier point et à deux kilomètres environ des hauteurs qui s'étendent entre Zeremdin et Beni-Hasseïn, et sur lesquelles le Dictateur établit ensuite des retranchements. Les 18 milles qui séparaient Zeta du camp césarien sont donc comptés à partir de ces hauteurs. Quant aux trois camps de Scipion, nous verrons dans les chapitres suivants qu'ils occupaient les collines de Menzel-Kemel.

La position respective des deux adversaires étant ainsi bien déterminée, il nous reste à trouver l'équivalent probable de Zeta, et nous ne pouvons le chercher qu'à l'ouest d'Agar et de Menzel-Kemel. Or, dans cette direction, jusqu'aux bords du lac de Kairouan, il n'existe que trois gisements de ruines pouvant représenter l'emplacement de la ville antique. Le premier est situé à 1500 mètres au sud du village de Bordjin, et à 6250 mètres à l'ouest de Menzel-Kemel. Aucun centre arabe ne s'est élevé sur ses débris. Le second gisement, en partie occupé par le bourg de Kneïs, est à 6400 mètres au nord-ouest de Bordjin. Le troisième porte le nom d'*Henchir Zaïet* et se trouve à un peu plus de 7 kilomètres au sud-ouest de Kneïs, à peu près sous le parallèle de Menzel-Kemel.

Le premier groupe de ruines est beaucoup trop rapproché du point où se trouvait le camp de Scipion pour représenter Zeta. Une indication du chapitre LXXVII semble prouver d'ailleurs que ces vestiges marquent l'emplacement de la ville de Tegea, dont il est question au chapitre LXXVIII. Le troisième, Henchir Zaïet, en est à 12 milles à vol d'oiseau, tandis que l'Anonyme ne parle que de 10 milles. Nous pensons donc que Zeta se trouve à Kneïs, située en ligne droite à 8 milles du camp de Scipion; le terrain étant assez accidenté, on peut évaluer à un cinquième la différence entre la distance apparente et la distance réelle, et Kneïs satisfait dès lors aux données numériques du Journal de la campagne d'Afrique. Les coteaux qu'occupent les troupes de Labienus sont les collines du plateau ondulé de Bordjin et celles qui séparent les deux sources de l'Oued Melah, désigné à cette hauteur sous le nom d'Oued Djemal.

L'Anonyme affirme que les troupes césariennes n'eurent que dix blessés dans cette journée, alors que Labienus perdit trois cents hommes. Il n'en avoue pas moins que le moral des soldats de César était un peu ébranlé par la tactique toute nouvelle de leurs adversaires, et que César lui-même ne laissait pas d'en être vivement préoccupé : *quibus ex rebus Caesar vehementer commovebatur*. « Obligé de dresser ses soldats à ce
 « nouveau genre de combat, non plus comme un général qui
 « commande une armée aguerrie et victorieuse, mais comme
 « un maître d'escrime qui forme des gladiateurs, il leur montrait
 « comment ils devaient se retirer ou résister à l'ennemi, avancer
 « ou reculer, feindre l'attaque : il leur apprenait presque où et
 « comment ils devaient lancer le trait. Les troupes légères de
 « l'ennemi, en effet, inquiétaient et incommodaient extrême-
 « ment notre armée; nos cavaliers n'osaient plus les charger,

« parce qu'elles tuaient leurs chevaux à coups de traits; nos
 « légionnaires s'épuisèrent à les poursuivre sans les joindre; si
 « nos soldats, pesamment armés, s'arrêtaient pour repousser
 « leurs attaques, elles échappaient facilement au choc par la
 « rapidité de leur fuite.

« César était fort embarrassé. Toutes les fois que sa cavalerie
 « combattait sans être soutenue par les légions, elle ne pouvait
 « tenir contre celle des ennemis et contre leurs troupes légères.
 « Ce qui l'inquiétait encore, c'est que, n'ayant pas encore eu
 « l'occasion de tâter leurs légions, il ne savait pas s'il pourrait
 « leur résister quand elles se joindraient à cette cavalerie et à
 « cette infanterie légère qui était admirable¹. De plus, la taille
 « et la multitude des éléphants jetaient l'épouvante dans le
 « cœur des soldats. A ce dernier inconvénient, toutefois, il
 « avait trouvé un remède. Il avait fait venir des éléphants
 « d'Italie, afin que nos soldats, en les voyant de plus près,
 « fussent familiarisés avec l'aspect et le caractère de ces ani-
 « maux, qu'ils connussent les parties les plus vulnérables de
 « leur corps, celles qui restaient nues quand ils étaient armés et
 « cuirassés. Il voulait aussi accoutumer les chevaux à ne pas
 « craindre leur odeur, leur cri, leur approche. Ce moyen lui avait
 « parfaitement réussi : les soldats les touchaient de la main et
 « connaissaient leur allure pesante; les cavaliers s'exerçaient à
 « lancer contre eux des dards émoussés et les chevaux s'étaient
 « familiarisés avec leur présence.

« Pour toutes ces raisons, César était devenu plus circon-
 « spect et plus lent et avait renoncé à son activité naturelle. En
 « Gaule, ses troupes s'étaient habituées à faire la guerre dans

¹ C. LXXII : « Sollicitabatur autem his
 « rebus, quod nondum hostium legiones
 « cognoverat, et quonam modo sustinere

« se posset ab eorum equitatu levique ar-
 « matura, quae erat mirifica, si legiones
 « quoque accessissent. »

« un pays généralement plat et contre des hommes d'un caractère loyal, éloignés de toute fraude, accoutumés à combattre par la force et non par la ruse; maintenant, elles avaient à faire connaissance avec toutes les feintes, tous les pièges, toutes les trahisons d'un ennemi bien différent. Pour les rompre plus vite à cette guerre nouvelle, César avait soin de ne pas tenir ses légions renfermées dans leur camp; il les entraînait çà et là, sous prétexte de chercher des vivres, persuadé que l'ennemi ne manquerait pas de le suivre¹. » Son attente ayant encore été trompée, César, le troisième jour, rangea ses troupes en bataille et, s'avancant au delà du camp ennemi, présenta le combat en rase campagne². Les Pompéiens le refusèrent, et, vers le soir, les troupes césariennes rentrèrent dans leurs retranchements. L'*aequus locus* situé au delà du camp de Scipion est évidemment le plateau qui s'étend en arrière de Menzel-Kemel.

C'est à ce moment qu'une députation de Vacca, ville voisine de Zeta, vint demander une garnison à César. Scipion n'avait pas fait occuper cette petite cité, mais avant qu'elle eût pu recevoir les secours qu'elle demandait, Juba s'en empara, massacra tous ses habitants et la ruina de fond en comble.

Vacca est probablement Henchir Zaïet; je ne vois pas de synonymie plus acceptable.

Le 22 mars, César offre encore une fois le combat à l'ennemi. Il s'avance avec toutes ses forces à près de cinq milles dans la plaine et s'arrête à deux milles du camp de Scipion. Les Pompéiens n'acceptent pas la bataille, et César rentre dans ses retranchements. Cette distance totale de sept

¹ C. LXXIII.

² C. LXXIII : « Atque post diem tertium productas accuratius suas copias, sicut

« instruxerat, propter hostium castra praetergressus, aequo loco invitat ad dimicandum. »

milles qui sépareait les deux adversaires nous donne la position exacte de Scipion. Son camp se trouvait placé sur les hauteurs de Menzel-Kemel, au-dessus d'une des deux sources de l'Oued Melah.

Le lendemain, 23 mars, César, désespérant d'amener l'ennemi à en venir à une action décisive, marche sur la ville de Sarsura, où Scipion avait un dépôt de blé et entretenait une garnison numide. Labienus s'aperçoit de son mouvement, part avec sa cavalerie et ses troupes légères, harcèle l'arrière-garde césarienne à laquelle il enlève quelques chariots de vivandiers et s'approche des légions, « pensant que le soldat, « pesamment chargé et fatigué, serait hors d'état de combattre. « Mais César avait prévu l'attaque : chaque légion avait trois « cents hommes sans bagages prêts à appuyer la cavalerie. A la « vue des enseignes, l'ennemi tourne bride en abandonnant un « assez grand nombre de morts et de blessés; les troupes de « César reprennent leur marche, et Labienus les suit, sur la « droite, par les hauteurs. César enlève Sarsura sous les yeux « de l'ennemi et massacre la garnison¹. »

La position de Sarsura nous était déjà donnée par la Table de Peutinger, qui la place, sous le nom de *Sassura vicus*, sur la route directe de Thysdrus à Hadrumète, à 12 milles du premier point et à 34 milles du second². Ce chiffre de 34 milles re-

Position
de Sassura.

¹ C. LXXV, LXXXVI.

² L'identité, admise jusqu'ici, de la *Sarsura* de l'auteur du livre sur la Guerre d'Afrique et du bourg de *Ksoursef* ne repose que sur une triple erreur de Shaw, reproduite, comme tant d'autres, par tous ceux qui se sont occupés de la géographie comparée de la province d'Afrique. Shaw ne s'est pas aperçu que le mot *Ksoursef*, dans lequel il voit une corruption du nom

antique, est un composé arabe : *Ksour-es-Sef* (قصور السمك) « les châteaux des éperviers ». Il n'a pas remarqué, d'autre part, que l'analogie fort incomplète du nom antique et du nom arabe disparaît entièrement lorsque l'on rend au premier sa véritable orthographe, SASSVRA : c'est celle que donne la Table de Peutinger et celle qu'on trouve également dans Ptolémée : Σασσῶρα. Shaw aurait dû re-

présente les deux distances partielles de Sarsura à *Avidu vicus* (9 milles) et de ce dernier point à Hadrumète (25 milles). Ces indications s'appliquent parfaitement au terrain. Le bourg arabe de Zeremdin est l'équivalent certain d'*Avidu vicus*, et Sarsura se retrouve exactement aux ruines qui existent près de Bou-Merdès, à 9 milles au sud de Zeremdin et à 12 milles au nord d'El-Djemm (Thysdrus)¹.

Les collines par lesquelles Labienus suivit l'armée de César sont celles qui prolongent, dans la direction nord-sud, le massif de Zeremdin et se terminent par une pointe assez prononcée à 3 kilomètres au nord de Bou-Merdès.

Le lendemain, 24 mars, César, continuant sa marche vers le sud, arrive devant Tisdra, où Considius s'était établi avec une forte garnison et sa cohorte de gladiateurs. Il reconnaît la place, juge qu'il est impossible de l'enlever de vive force, repart aussitôt et va camper à 4 milles de là dans un endroit pourvu d'eau. Le 28 mars, il rentre dans son ancien camp d'Agar; Scipion regagne, de son côté, ses campements de Menzel-Kemel.

La synonymie de Tisdra, la *Thysdrus* des Itinéraires et des autres documents de l'époque impériale, est établie depuis longtemps. Le village d'El-Djemm², adossé au magnifique amphithéâtre qu'on a si souvent décrit, occupe la partie nord-est de la ville antique. Tisdra n'était pas seulement défendue par une

marquer, enfin, que Ksoursef est complètement en dehors de la route directe de Thysdrus à Hadrumète, sur laquelle se trouvait la station de Sassura, et que la synonymie qu'il a proposée si légèrement est inconciliable avec les données numériques de la Table de Peutinger.

¹ Ces ruines anonymes se trouvent

exactement à 2400 mètres au sud-est de Bou-Merdès. Elles couvrent un rectangle de 750 mètres sur 500.

² Nous écrivons *El-Djemm* pour nous conformer à l'usage et à la prononciation locale. La véritable orthographe est *Le-djemm* (لجعم), forme que donnent les géographes arabes du moyen âge.

Tentative
de César
sur Tisdra.
24 mars.

César
regagne
son camp d'Agar.
28 mars.

forte garnison : elle était protégée, comme Hadrumète et d'autres places africaines, par une triple enceinte, dont on a retrouvé les vestiges¹.

Le manque d'eau ne permettait pas à César d'entreprendre un siège régulier. La plaine d'El-Djemm est dépourvue d'eau courante, et l'on ne retrouve dans le voisinage de la ville que quelques puits d'eau saumâtre. Une inscription découverte à El-Djemm prouve que Thydrus ne fut dotée que beaucoup plus tard, probablement sous les Antonins, d'un système d'aqueducs et de réservoirs destiné à lui fournir l'eau qui lui manquait².

Le point où César s'arrêta dans sa retraite, à 4 milles de Thydrus, est facile à retrouver : son camp devait être placé à 6 kilomètres au nord d'El-Djemm, entre les sources de deux ruisseaux qui se réunissent un peu plus bas et, grossis de deux autres affluents, portent à la sebkha de Sidi-el-Hani ou lac de Kaïrouân les eaux des pentes occidentales du plateau de Sarsura.

César venait de rentrer dans ses anciens campements lorsque les habitants de Thabena, ville située sur le littoral, à la limite

César
reçoit
la soumission
de Thabena.

¹ V. Daux, *Recherches sur les Emporia phéniciens*, transportée depuis à Saint-Louis de Carthage. (*C. I. L.*, VIII, 1, n° 51) :

² Inscription trouvée à El-Djemm et

.....
NIORV . . . OCV QVI THYSDRVM
EX INDVLGENTIA PRINCIPIS CV
RAT ET COLONIAE SVFFICIENS ET
PER PLATAEAS LACVBVS INPERTITA
DOMIBVS ETIAM CERTA CONDI
CIONE CONCESSA FELICIS SAECV
LI PROVIDENTIA ET INSTINCTV
MERCVRII POTENTIS THYSDRITA
NAE COL PRAESIDIS ET CONSERVA
TORIS NVMINIS DEDICATA EST

du royaume numide et jusqu'alors soumise à Juba, égorgèrent la garnison royale et envoyèrent une députation au Dictateur. « Ils lui firent savoir ce qu'ils avaient fait et le prièrent de les « défendre, en considération de ce service rendu au peuple « romain. César approuva leur résolution et envoya pour les « protéger le tribun Marcus Crispus, avec une cohorte, des « archers et quantité de machines¹. »

Deux conjectures se sont produites au sujet de la position de Thabena. Marcus, le traducteur de Mannert, l'a identifiée à la *Thiabena* de saint Augustin, située entre Hippone et Thagaste². Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'in vraisemblance de cette hypothèse. Il est inadmissible qu'une place située dans le voisinage d'Hippone, à une très grande distance du théâtre de la guerre, ait pu se prononcer pour César, lui demander des secours et les recevoir à travers cent lieues de territoire ennemi. L'*extrema regio regni Jubae maritima* dont parle l'Anonyme est évidemment le littoral numide contigu à la partie méridionale de la province romaine, dans laquelle César opérait à ce moment. Or nous savons par Pline que la limite de la Numidie et de l'ancienne province d'Afrique aboutissait à Thenae³. On en a conclu, avec raison, que Thabena devait

¹ C. LXXVII : « Thabenenses interim, « qui sub ditione et potestate Jubae esse « consuissent, in extrema ejus regni regione maritima locati, interfecto regis « praesidio, legatos ad Caesarem mittunt; « rem a se gestam docent; petunt orant- « que ut suis fortunis populus romanus, « quod bene meriti essent, auxilium fer- « ret. Caesar, eorum consilio probato, « M. Crispum tribunum cum cohorte et « sagittariis tormentisque compluribus, « praesidio Thabenam mittit. »

² Augustini *Epist.*, LXXXIII, 1.

³ *Hist. nat.*, V, III : « Ea pars, quam « Africam appellavimus, dividitur in duas « provincias, veterem et novam, discretas « fossa, inter Africanum sequentem et « reges, Thenas usque perducta. » Thenae se retrouve sous son nom antique à *Hen- chir Tina*, à 12 kilomètres au S. S. O. de Sfaks. J'ai découvert sur plusieurs points, entre la Medjerda et Henchir Tina, des vestiges de ce fossé que les indigènes désignent sous le nom de *Seguiet-el-Hadd*,

être située dans le voisinage de Thenae, et l'on a même supposé, en se fondant sur la ressemblance des deux noms, que Thenae et Thabena n'étaient qu'une seule et même ville. Le premier nom, dont la véritable orthographe est *Thaenae*¹, ne serait qu'une contraction du second, si ce dernier n'est pas, comme *Tisdra* pour *Thysdrus*, une forme incorrecte adoptée à tort par l'auteur du livre sur la Guerre d'Afrique. L'identité de Thabena et de Thenae semble d'ailleurs justifiée, dans une certaine mesure, par un texte ancien. Strabon, dans le court passage qu'il consacre à la campagne de César, dit expressément que Thenae, comme Cercinna, fut occupée sans coup férir par le Dictateur². Si Thenae et Thabena avaient été deux localités différentes, il semble peu probable que l'Anonyme eût omis Thenae. Il est difficile toutefois de se prononcer à cet égard; la solution de ce problème dépend d'une autre question : Thenae faisait-elle partie de la province romaine? Aucun texte ne permet, ni de l'affirmer, ni de le nier.

César, ayant enfin reçu ses derniers renforts³, va offrir une

le « fossé de la frontière ». On le retrouve notamment près de Sidi-Nâcer, au sud de la sebkha de Sidi-el-Hani, ce qui prouve que ce lac servait de limite à la province romaine et à la Numidie, comme on pouvait déjà le supposer par la marche de Considius.

¹ Pline écrit *Thenae*; Strabon, *Θένα*, comme le Stadiasme; Ptolémée, *Θεαῖναι*. forme voisine de celle que donne à l'éthnique l'inscription de Gruter (363) : COLONI COLONIAE AELIAE AVGVSTAE MERCVRIALIS THAENIT[anorum]. Les monnaies attribuées à Thenae donnent la forme תַּיְנַת *Thaïnat*.

² XVII, III, 12 : *Εἰλε δ' ἐξ ἐφόδου Καῖσαρ τὴν [Κέρκινναν] νῆσον καὶ Θένας, πολίχνην ἐπιθαλατῖδαν.*

³ C. LXXVII : « Eodem tempore ex legionibus omnibus milites qui aut morbo impediti, aut commeatu dato, cum signis non potuerant antea transire in Africam, ad millia iv, equites cd, funditores sagittarii mille, uno commeatu Caesari occurrerunt. Itaque cum his copiis et omnibus legionibus ductis, sicut erat instructus, octo millibus passuum ab suis castris, ab Scipionis vero iv millibus passuum longe constitit in campo. »

Combat
de
cavalerie
sous Tegra

dernière fois la bataille à l'ennemi devant Tegea¹. Les deux armées se forment en face l'une de l'autre, celle de Scipion occupant les dernières pentes du plateau au-dessous duquel se trouvait Tegea et ayant par conséquent l'avantage de la position. La cavalerie césarienne, soutenue par l'infanterie légère, les frondeurs et les archers, essaye vainement d'engager une action générale en attaquant les deux ailes pompéiennes, rangées à droite et à gauche de Tegea. Tout se borne à une assez vive escarmouche, dans laquelle Pacidius est grièvement blessé par un coup de pilum, qui traverse son casque. Les troupes césariennes restent en bataille jusqu'à la dixième heure, et regagnent leurs retranchements sans être inquiétées.

Il résulte du récit de l'Anonyme que César, après s'être avancé de 8 milles dans la plaine, se serait arrêté à 4 milles du camp de Scipion, et que ce camp était situé sur les hauteurs qui dominaient la ville de Tegea, à 1500 mètres de cette place. De ces deux indications, la première semble inconciliable avec celles que donnent les chapitres LXXVII et LXXVIII sur la position des retranchements pompéiens, et les distances de 6 milles et 8 milles qui les séparaient des deux camps successivement occupés par César dans la plaine d'Agar et sur les hauteurs voisines. Au chapitre LXXV, cette distance, comme on a pu le remarquer, n'est évaluée qu'à 7 milles. Il est dit enfin, au chapitre LXXVI, que Scipion était rentré dans ses anciens retranchements, de même que César, après sa pointe sur Sarsura et Thysdrus, était revenu au camp qu'il avait occupé près d'Agar².

¹ C. LXXVIII : « Erat oppidum infra castra Scipionis, nomine Tegea, ubi praesidium equestre circiter CD numero habere consuevit. Eo equitatu dextra sinistraque directo ab oppidi lateribus,

« ipse, legionibus ex castris eductis atque in jugo inferiore instructis, non longius fere mille passus ab suis munitionibus progressus, in acie constitit. »

² C. LXXVI : « Caesar . . . redit rursus ad

Si nous acceptons cette dernière affirmation comme vraie, si le camp de Scipion, en d'autres termes, est toujours celui que nous avons été amené à placer, d'après les indications répétées de l'Anonyme, sur les hauteurs de Menzel-Kemel, ce dernier bourg, bâti sur l'emplacement d'une ville antique, devrait être la *Tegea* du chapitre LXXVIII. Mais alors il faudrait absolument rejeter la distance de 12 milles indiquée au chapitre LXXVII comme séparant les deux camps. Il est impossible, en effet, de la retrouver sur le terrain. En s'avancant à 8 milles de son camp dans la plaine, César se serait trouvé au pied des hauteurs de Mesdour, à 6 milles et non pas à 4 milles du camp de Scipion ; les mouvements de ce dernier et le rôle que joue la ville de Tegea dans son ordre de bataille seraient aussi incompréhensibles que la marche même de César, laissant l'ennemi sur sa gauche et se dirigeant vers le nord.

Comme il est difficile, d'autre part, d'admettre une erreur dans des évaluations numériques dont l'une est écrite en toutes lettres, *octo millibus passuum*, il est beaucoup plus naturel d'admettre une lacune dans le récit : l'Anonyme, selon toute apparence, aura omis de nous apprendre que Scipion avait changé de position et mis une plus grande distance entre ses troupes et celles de son adversaire. Cette hypothèse, qui nous permet de respecter son texte, est d'autant plus vraisemblable qu'il aurait été plus tôt question de Tegea, si Tegea avait été située au-dessous des hauteurs de Menzel-Kemel.

Il faut donc chercher Tegea à l'ouest de ce dernier point, et nous la retrouvons dans les ruines situées à 1500 mètres au sud de Bordjin, précisément à 18 kilomètres ou 12 milles du camp de César. Tout s'explique dès lors sans la moindre diffi-

« ca castra quae ad Agar habuerat. Idem facit Scipio, atque in antiqua castra copias
« reducit. »

culté : les 8 milles que franchit César le conduisent à la hauteur des anciens retranchements de Scipion, au-dessus de Menzel-Kemel. Il s'arrête alors, *in campo constitit*, sur le plateau où nous l'avons déjà vu, au chapitre LXXIII, offrir la bataille à l'ennemi, *aequo loco* : les deux expressions sont synonymes et s'appliquent parfaitement au plateau de Menzel-Kemel et de Bordjin. Il se trouve à ce moment à 3 milles de la ville antique que nous identifions à Tegea et à 4 milles du nouveau camp de Scipion, situé à 1500 mètres au nord de cette ville, par conséquent sur les hauteurs qui s'étendent de Bordjin jusqu'à l'emplacement de Tegea. C'est, enfin, sur les dernières pentes de ces hauteurs, *in jugo inferiore*, que Scipion range ses troupes, à mille pas ou 1500 mètres de ses retranchements, en plaçant sa cavalerie à droite et à gauche de la place, à laquelle s'appuie son corps de bataille¹.

Il était évident que l'ennemi se refusait à combattre en plaine. César ne pouvait pas, d'un autre côté, à cause du manque d'eau, rapprocher son camp de celui de Scipion. Modifiant tout à coup son plan de campagne, il quitte son camp d'Agar le 4 avril, à la troisième veille, fait environ 16 milles jusqu'à l'aube et va camper devant Thapsus, défendue par une forte garnison, que commandait Vergilius. Il investit la ville le même jour et occupe plusieurs points qui en commandent les approches. Obligé de secourir une place aussi importante, Scipion suit César par les hauteurs et campe à 8 milles de Thapsus.

Les 16 milles parcourus par l'armée de César se retrouvent,

¹ C. LXXIX : « Scipio interim, cognitis
« Caesaris consiliis, ad necessitatem ad-
« ductus dimicandi, ne per summum de-
« decus fidissimos suis rebus Thapsitanos

« et Vergilium amitteret, confestim Caesa-
« rem per superiora loca consecutus, mil-
« lia passuum VIII a Thapso binis castris
« conседit. »

à peu de chose près, entre Beni-Hasseïn et le cap Dimas, que couvrent les ruines de Thapsus; la distance exacte est de 25 kilomètres. César avait évidemment pris le chemin le plus court, c'est-à-dire la route qui longe la rive septentrionale de la sebkha ou lac salé de Sidi-ben-Nour, le *stagnum salinarum* dont il sera question au chapitre LXXX. Scipion, le suivant « par les hauteurs », avait dû passer par Djemal, longer les collines peu élevées qui s'étendent de Lemta au Ras Dimas et s'arrêter à Souknin, hameau situé à 12 kilomètres des ruines de Thapsus.

Les opérations des deux armées sous les murs de cette place ne sont pas exposées, dans le journal de l'Anonyme, avec la clarté qui distingue en général la partie antérieure de son récit. Certains détails topographiques présentent un peu d'obscurité, et les mouvements stratégiques ne paraissent pas complètement indiqués.

Établissons d'abord, en quelques mots, la topographie des environs de Thapsus.

En jetant les yeux sur la carte, on remarquera que le littoral, à la hauteur de Khnis¹, court de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, pour prendre, à partir du Ras Dimas, la direction nord-sud. Le cap Dimas forme donc un angle presque droit, dont Thapsus occupait la pointe. La chaîne de collines basses qui constitue la côte de Monastir jusqu'au Ras Dimas, le massif montagneux qui s'étend de Khnis jusqu'au sud de Bou-Merdès et se prolonge, de l'ouest à l'est, jusqu'à Mehdià, enfin le cordon littoral qui relie ce dernier point au cap Dimas, dessinent un vaste amphithéâtre, complètement fermé, dont l'aire est occupée par le lac salé de Sidi-ben-Nour. La rive

Topographie
de Thapsus.

¹ A 6 kilomètres au sud de Monastir.

septentrionale de ce lac n'est séparée de la côte que par la petite chaîne dont nous avons parlé et dont l'épaisseur, à la hauteur de Bokalta, n'est pas de plus de 2500 mètres. La rive orientale de la sebkha n'est pas beaucoup plus éloignée de la plage qui s'étend au sud du cap Dimas. Thapsus n'était donc accessible, du côté du continent, que par deux isthmes étroits, baignés l'un et l'autre, d'un côté par la mer, de l'autre par le lac. Cette topographie un peu compliquée est exactement, sinon clairement, décrite par Dion-Cassius, qui avait été proconsul d'Afrique et avait certainement visité le théâtre des opérations de César :

« Thapsus, dit-il, est située dans une sorte de péninsule « baignée d'un côté par la mer, de l'autre par un étang. « L'isthme étroit qui la rattache au continent est occupé, au « centre, par un marais, de sorte qu'on n'arrive dans la place « qu'en suivant, de chaque côté de ce marais, les deux langues « de terre fort étroites que forme la partie rocheuse du rivage¹. » L'espèce de péninsule dont parle Dion est l'angle que décrit le littoral; le marais, τὸ ἔλος, est la sebkha de Sidi-ben-Nour; les deux passages étroits que baignent à la fois la mer et le lac sont représentés, au nord par la chaîne de la côte, à l'est par le cordon littoral. L'expression παρ' αὐτήν τὴν ῥαχίαν désigne bien la chaussée rocheuse contre laquelle se brisent les vagues. Nous ajouterons, pour compléter cette esquisse topographique, qu'à l'ouest de Thapsus, et tout près du littoral, dont elles ne sont séparées que par un étroit canal, s'allongent deux îles plates et sablonneuses, auxquelles nos cartes donnent le nom de

¹ Dion, *Hist. rom.*, XLIII, vii : ἢ δὲ δὴ Θάψος κεῖται μὲν ἐν χερσονήσῳ τρόπον τινα, ἐνθεν μὲν τῆς θαλάσσης, ἐνθεν δὲ λίμνης παρηκούσης· στένον δὲ διὰ τὸν

ἰσθμὸν καὶ ἐλώδη διὰ μέσου οὕτως ἔχει, ὥστε διχῆ μὲν, δι' ἐλαχίστου δὲ, ἐφ' ἑκάτερα τοῦ ἔλους παρ' αὐτήν τὴν ῥαχίαν ἀμφοτέρωθεν παριέναι.

Sorelle, les « deux sœurs », et qui s'étendent du méridien du Ras Dimas jusqu'à celui de Bokalta. Nous verrons que le canal qui les sépare du continent joua un rôle dans le dernier épisode de la bataille de Thapsus.

La description de l'Anonyme est moins claire :

« Entre la mer et un étang salé se trouvait un passage
« d'environ 1500 pas, par où Scipion voulait pénétrer pour
« tâcher de secourir les habitants de Thapsus. César, qui
« s'attendait à cette tentative, y avait établi un fort dès la veille
« avec une triple garnison. Le reste de ses troupes, campées
« en croissant devant la place, continuaient les travaux d'inves-
« tissement.

« Arrêté dans sa marche, continue l'Anonyme, Scipion vint,
« quarante-huit heures plus tard, à la pointe du jour, cam-
« per au-dessus de l'étang, du côté de la mer, à 1100 pas des
« lignes de César et du fort dont nous avons parlé, et commença
« à se retrancher. César, à cette nouvelle, fait interrompre les
« travaux, laisse le proconsul Asprenas avec deux légions à la
« garde du camp et marche lui-même à la hâte et sans bagages
« vers le point occupé par l'ennemi. Laissant une partie de sa
« flotte devant Thapsus, il ordonne à l'autre de se poster
« en arrière de l'ennemi, aussi près que possible du rivage,
« d'y attendre le signal et, ce signal aperçu, de jeter, par de
« bruyantes clameurs, la surprise et le trouble dans le camp de
« l'ennemi ¹. »

¹ C. LXXX : « Erat stagnum salinarum, inter quod et mare angustiae quaedam non amplius mille et quingentos passus intererant; quas Scipio intrare et Thapsitanis auxilia ferre conabatur : quod futurum Caesarem non scellerat. Namque pridie in eo loco castello munito, ibique

trino praesidio relicto, ipse cum reliquis copiis lunatis castris Thapsum operibus circummunivit. Scipio interim, exclusus ab incepto itinere, supra stagnum, postero die et nocte confecta, coelo albente, non longe a castris praesidioque quod supra commemoravimus, MC passibus.

Le récit de Dion présente les choses sous un jour un peu différent :

« César s'étant avancé, dans la direction de Thapsus, au delà des défilés dont nous avons parlé, entoura son camp de palissades et de fossés... Scipion et Juba, attaquant par le point où l'isthme se rattache au continent, essayèrent à leur tour de le fermer des deux côtés par des fossés et des palissades : ὁ δὲ δὴ Σκιπίων καὶ ὁ Ἰόβας ἐπεχείρησαν τὸ στόμα τοῦ ἰσθμοῦ, καθ' ὃ πρὸς τὴν ἠπειρον τελευτᾶ, σλαυρώμασι καὶ ταφρεύμασι διχῆ διαλαβόντες ἀγλαποτειχίσαι¹. » Le mot διχῆ pourrait faire supposer que, dans la pensée de Dion, les chefs de la coalition occupèrent les deux isthmes et tentèrent de s'y retrancher. Ce fut à ce moment que s'engagea la bataille, qu'il nous reste à décrire, d'après les trois historiens de la campagne d'Afrique.

« Les travaux avançaient rapidement, dit Dion Cassius, les éléphants étant employés à fermer, comme un rempart vivant, les points non fortifiés par lesquels l'ennemi pouvait encore pénétrer, lorsque César tomba à l'improviste sur les soldats de Scipion. Les éléphants furent chassés à coups de flèches et de balles de fronde. En poursuivant les fuyards, César arriva sur les travailleurs, les mit également en déroute et enleva les retranchements d'emblée. A ce spectacle, Juba

« ad mare versus consedit, et castra munire coepit. Quod postquam Caesari nuntiatum est, milite ab opere deducto, castris praesidio Asprenate proconsule cum legionibus ii relicto. ipse cum expedita copia in eum locum citatim contendit, classisque parte ad Thapsum relicta, reliquas naves jubet post hostium tergum quam maxime ad litus appelli, signumque suum observare; quo signo dato,

« subito clamore facto, ex improvise hostibus aversis incuterent terrorem, ut perturbati ac perterriti respicere post terga cogerentur. »

¹ Dion-Cassius, *Histoire romaine*, XI.III. VII : Πρὸς ταύτην οὖν τὴν πόλιν ὁ Καῖσαρ εἰσω τῶν σλενῶν χωρήσας, ἐτάφρευε καὶ ἐσλαύρου. Καὶ ἐκεῖνοι μὲν οὐδὲν πρᾶγμα αὐτῷ παρεῖχον (οὐ γὰρ ἦσαν ἀξιόμαχοι).

« fut saisi d'un tel trouble qu'il n'osa ni engager le combat, ni
« l'attendre dans ses lignes. Il prit la fuite¹. . . »

— L'Anonyme décrit l'action avec plus de détails.

« César, à son arrivée, trouva l'armée de Scipion rangée en
« bataille devant le camp, les éléphants placés aux deux ailes.
« Une partie des soldats continuaient à travailler avec ardeur
« aux retranchements.

« César, disposant ses troupes sur trois lignes, place la 10^e
« et la 2^e légion à l'aile droite, la 8^e et la 9^e à l'aile gauche,
« et cinq légions au centre². En quatrième ligne et à la tête de
« chacune de ses deux ailes, il range cinq cohortes destinées à
« faire face aux éléphants, répartit sur les deux ailes ses fron-
« deurs et ses archers, et distribue son infanterie légère dans
« les intervalles de ses escadrons. Parcourant alors les rangs
« à pied, il rappelle aux vétérans leurs anciens exploits, et
« exhorte les conscrits à imiter leurs anciens et à obtenir par la
« victoire la même renommée et les mêmes honneurs.

« Tandis qu'il passe ainsi de rang en rang, il aperçoit dans
« l'armée ennemie tous les symptômes de la terreur : les soldats

¹ Dion, XLIII, VIII.

² Il résulte de différents passages du livre sur la Guerre d'Afrique que les forces de César, dans la dernière période de la campagne, se composaient de douze légions, les 2^e, 5^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e, 13^e, 14^e, 26^e, 28^e, 29^e, 30^e. Aux quatre légions citées par l'Anonyme comme formant les deux ailes dans l'ordre de bataille de Thapsus, il faut ajouter la 5^e légion, qui avait demandé, comme nous le verrons plus loin, à combattre les éléphants, et dont les dix cohortes étaient placées sur le front des deux ailes. Nous savons, d'autre part, que César avait avec lui, devant

Uzita, les 13^e, 14^e, 26^e, 28^e, 29^e et 30^e légions. La 7^e, dont il n'est plus question à ce même moment de la campagne, avait dû fournir les garnisons de Ruspina, de Leptis et d'Achilla. Une des six légions dont nous venons de parler avait également dû fournir les détachements de Zeta, de Thabena et du fort construit sur la presqu'île de Thapsus. Les cinq autres formaient donc le centre de l'armée césarienne, le 7 avril, mais c'est tout ce que l'on peut affirmer; ne connaissant pas le numéro de la légion absente, nous ne pouvons pas indiquer ceux des cinq autres.

« s'agitent et courent çà et là autour des retranchements,
 « tantôt rentrant par les portes, tantôt sortant tumultueusement.
 « Ce désordre n'échappe pas aux lieutenants et aux vétérans de
 « César : ils le conjurent de donner à l'instant même le signal,
 « les Dieux immortels leur présageant la victoire. César hésite,
 « il résiste à leurs désirs, déclare que cette façon irrégulière
 « d'attaquer ne lui plaît pas, et cherche à les contenir. Tout à
 « coup, à l'aile droite, sans l'ordre de César, un trompette,
 « forcé par les soldats, sonne la charge¹. Aussitôt toutes les
 « cohortes s'ébranlent ; c'est en vain que les centurions font face
 « aux soldats et, poitrine contre poitrine, s'efforcent de les
 « contenir et de les empêcher de charger sans l'ordre de l'Impe-
 « rator. Quand César vit que rien ne pouvait arrêter l'élan des
 « troupes, il donna pour mot de ralliement le mot *bonheur*,
 « monta à cheval et prit la tête de la charge.

« Les archers et les frondeurs de l'aile droite accablent les
 « éléphants d'une grêle de projectiles ; effrayés du sillement
 « des balles et des pierres, les animaux se rejettent sur les rangs
 « pompéiens, les rompent, les écrasent et se précipitent dans
 « les portes inachevées des retranchements. La cavalerie maure
 « placée à la même aile, se voyant privée de l'appui des
 « éléphants, prend aussitôt la fuite². Les légions césariennes
 « s'emparent du vallum. Tout ce qui essaye de résister est tué ;
 « le reste se réfugie en toute hâte dans le camp que l'on avait
 « quitté la veille³. »

Nous savons par Appien que les cinq cohortes opposées aux

¹ Florus, *Epitome*, II, XIII : « Denique,
 « quod alias nunquam, ante imperium
 « ducis sua sponte signa cecinerunt. »

² Florus, *Epit.*, II, XIII : « Et primum
 « strages a Juba coepit, cujus elephanti

« bellorum rudes, et nuper a silva, conster-
 « nati subito clangore lituorum, in suos
 « sese circumegere. Statim exercitus in
 « fugam. »

³ C. LXXXI-LXXXIII.

éléphants en avant de chaque aile appartenaient à la 5^e légion : elles avaient demandé comme une faveur d'être chargées de combattre ces bêtes monstrueuses, dont l'image, en souvenir de ce fait d'armes, figura désormais dans leurs enseignes¹. L'Anonyme mentionne un épisode de ce combat, dont le héros est précisément un vétéran de la 5^e légion. « Pendant l'action, « à l'aile gauche, un éléphant blessé et furieux s'était jeté sur « un homme désarmé, un valet d'armée, l'avait renversé, le « tenait sous ses genoux et, dressant et agitant sa trompe avec « d'horribles cris, écrasait le malheureux de tout son poids. Le « vétéran ne put soutenir ce spectacle et marcha contre l'ani- « mal, qui, le voyant venir l'arme levée, abandonna le cadavre, « enveloppa l'assaillant de sa trompe et l'enleva tout armé. Le « soldat conserva toute sa présence d'esprit dans un tel danger « et frappa avec son épée, de toutes ses forces, sur la trompe « qui l'entourait. Vaincue par la douleur, la bête finit par lâcher « prise, laissa tomber le soldat et s'enfuit en hurlant vers les « autres éléphants².

« Les soldats de la garnison de Thapsus firent une sortie par « la porte de mer, soit pour secourir les leurs, soit pour se « sauver eux-mêmes. Ils entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture « et tâchèrent de gagner la terre. Les valets d'armée et les « esclaves du camp césarien les forcèrent, à coups de pierres « et de traits, à rentrer dans la place³. »

Le canal qui sépare du continent les deux îles plates des *Sorelle* offre très peu de profondeur dans la partie voisine des deux rivages. On comprend très bien que les soldats de Vergi-

¹ II, XCVI : Ἡ δὲ στρατιὰ τοῦ Καίσαρος ἐς τοσοῦτον ἀνεθάρρησεν, ὡς τὸ πῆμπλον τέλος αἰτήσαν ἀντιταχθῆναι τοῖς ἐλέφασιν, κρατήσαι πάντων καρτερῶν. Καὶ νῦν ἀπ' ἐκεί-

νου τῶνδε τῶν τέλει ἐλέφαντες ἐς τὰ σημεῖα ἐπικειῶνται.

² C. LXXXIV.

³ C. LXXXV.

lius, ne pouvant franchir les lignes d'investissement, aient cherché à tourner l'obstacle en se jetant dans le canal. Malheureusement la partie guéable du bras de mer était à portée de trait : leur tentative échoua.

« Les troupes de Scipion fuyaient en désordre dans la plaine, « vigoureusement poursuivies par les légions de César. Arrivées à « leur dernier camp, où elles espéraient se retrancher encore « et se défendre, elles cherchent un chef pour les commander « et les conduire : n'en trouvant point, elles s'enfuient vers le « camp royal. Elles le trouvent déjà occupé par les Césariens. « Désespérées, elles s'arrêtent sur une hauteur, mettent bas les « armes et font le salut militaire d'usage. Cet acte de soumission « ne les sauva pas. Pleins de colère et de rage, nos vétérans « ne firent pas de quartier. . . les soldats de Scipion, quoiqu'ils « implorassent la clémence de César et que César lui-même « intercédât pour eux, furent tous massacrés sous ses yeux, « jusqu'au dernier ¹. »

Tel est le récit détaillé de l'Anonyme.

La narration de Plutarque, bien que fort courte, est peut-être celle qui donne l'idée la plus nette des différentes péripéties du combat : « Scipion, se séparant d'Afranius et de Juba, « campés à peu de distance, essaya de se retrancher au-dessus « du lac et près de Thapsus, pour assurer à tous un point « d'appui en même temps qu'un lieu de refuge. Ce fut au milieu « de ce travail que César le surprit. Passant par des défilés « marécageux et presque impraticables, César enveloppa une « partie des forces de Scipion et attaqua le reste de front. Les « ayant battues et profitant des chances heureuses que lui offrait

¹ C. LXXXVI.

« la fortune, il enleva d'emblée le camp d'Afranius et s'empara de même de celui des Numides, d'où Juba s'était enfui¹. »

Ces trois récits, comme on le voit, présentent quelques différences, mais ils ne sont pas inconciliables dans leurs traits essentiels, et l'on peut, en les rapprochant, reconstituer assez exactement les phases successives de l'action.

Les chefs des forces coalisées viennent camper, le 5 avril, sur l'isthme septentrional, à peu de distance les uns des autres² et à 8 milles de Thapsus³, c'est-à-dire à la hauteur de Souknin. Les troupes romaines forment deux camps séparés, sous le commandement de Scipion et d'Afranius⁴.

Scipion, se trouvant arrêté dans sa marche par le *castellum* que César a fait construire sur l'isthme septentrional⁵ à 2200 pas de ses lignes⁶, *exclusus ab incepto itinere*, se sépare d'Afranius et de Juba⁷, qui prennent position devant ce fort, emploie la journée du 6 avril et la nuit du 6 au 7⁸ à contourner la sebkha de Sidi-ben-Nour par la rive méridionale⁹, et, suivant

¹ Plutarque, *Caes.*, c. LIII : Καὶ καταλιπὼν χωρὶς μὲν Ἀφράνιον, χωρὶς δὲ Ἰόβαν διὰ ὀλίγου στρατοπεδεύοντας, αὐτὸς ἐτείχιζεν ὑπὲρ λίμνης ἔρυμα τῷ στρατοπέδῳ περὶ πόλιν Θάψον, ὡς εἶη πᾶσιν ἐπὶ τὴν μάχην ὀρμητήριον καὶ καταφυγή. Πονουμένῳ δὲ αὐτῷ περὶ ταῦτα Καῖσαρ ὑλώδεις τόπους καὶ προσβολὰς ἀφράστους ἔχοντας ἀμηχάνῳ τάχει διελθὼν τοὺς μὲν ἐκυκλοῦτο, τοῖς δὲ προσέβαλλε κατὰ στόμα. Τρεψάμενος δὲ τούτους ἐχρήτο τῷ καιρῷ καὶ τῇ ῥύμῃ τῆς τύχης, ὑφ' ἧς αὐτοβοεὶ μὲν ἦρει τὸ Ἀφρανίου στρατόπεδον, αὐτοβοεὶ δὲ φεύγοντος Ἰόβα διεπόρθει τὸ τῶν Νομάδων.

² Plutarque, c. LIII.

³ *De Bello afric.*, c. LXXIX : « Scipio... confestim Caesarem per superiora loca

« consecutus, millia passuum VIII a Thapso « binis castris consedit. »

⁴ *De Bello africano*, c. LXXIX. — Plut., c. LIII.

⁵ *De Bello afric.*, c. LXXX. — La koubba de Sidi-Fodeili, bâtie sur une éminence qui domine l'isthme tout entier, marque l'emplacement du *castellum* de César.

⁶ *De Bello africano*, c. LXXX.

⁷ Plutarque, c. LIII.

⁸ *De Bello africano*, c. LXXX : « Scipio « interim, exclusus ab incepto itinere, « supra stagnum, postero die et nocte con- « fecta, coelo albente, non longe a castris « praesidioque quod supra commemoravi- « mus, MC passibus, ad mare versus con- « sedit. »

⁹ La marche de Scipion par la rive

les dunes qui la séparent du littoral, vient se placer, à l'aube du jour, *coelo albente*, à égale distance, 1100 pas (1629 mètres) du *castellum* et des lignes de César devant Thapsus¹.

Le mouvement tournant qu'opère Scipion, au moment où Juba et Afranius se retranchent devant le *castellum* qui ferme l'isthme septentrional, justifie jusqu'à un certain point l'expression de Dion-Cassius, *διχῆ διαλαβόντες* : l'ennemi se dirige en effet sur Thapsus par les deux isthmes; mais l'attaque, en somme, s'échelonne sur l'isthme septentrional, l'autre n'offrant pas l'espace nécessaire aux combattants. La *sebkha* de Sidi-ben-Nour, en effet, est beaucoup moins étendue aujourd'hui, surtout au nord et à l'est, qu'elle ne l'était à l'époque romaine. Le lavage incessant des terres par les pluies hivernales et les apports des quelques cours d'eau qui s'y jettent l'ont en partie comblée. C'est ce que prouve l'expression *ὑλώδεις τόποι* dont se sert Plutarque. Scipion se place à 1600 mètres des lignes de César et à la même distance du fort que sa marche touronnante a rendu inutile. Afranius et Juba se retranchent eux-mêmes devant le fort, à 1700 ou 1800 mètres des positions de Scipion. C'est alors que César donne à une division de sa flotte l'ordre d'opérer une diversion en arrière des troupes ennemies en se plaçant le plus près possible du rivage², dans le canal qui sépare du continent les deux îles des *Sorelle*.

L'éparpillement des forces coalisées, partagées en trois groupes échelonnés sur l'isthme, explique la facilité avec laquelle César en vint à bout. La défaite de Scipion entraîna la prise du camp d'Afranius et la déroute de Juba.

méridionale du lac semble indiquée par l'expression *supra stagnum*, le mot *supra* ayant, dans le vocabulaire géographique des Romains, quand il s'agit de contrées

situées au midi de l'Italie, le sens de « au sud ».

¹ *De Bello afric.*, c. LXXX.

² *De Bello afric.*, c. LXXX.

La victoire, au dire d'Appien, aurait été vivement disputée, et le combat se serait prolongé jusqu'à la nuit¹. La version de l'Anonyme, confirmée par le récit de Dion et par Plutarque, qui affirme que l'action ne dura que quelques heures², est de beaucoup la plus vraisemblable : il est évident que Scipion fut surpris en pleine formation. Les coalisés laissèrent dix mille hommes sur le terrain, cinquante mille, d'après Plutarque. César n'eut que cinquante tués et un petit nombre de blessés³.

La bataille de Thapsus fut le dernier effort du parti constitutionnel en Afrique. La campagne avait duré quatre-vingt-dix-huit jours, du 31 décembre 707 au 7 avril 708. Mal engagée par César, elle devait aboutir pour lui à un désastre complet. L'incapacité de ses adversaires et leurs hésitations le servirent plus encore que son sang-froid et son activité. Les hasards heureux qui firent croire, à partir de ce moment, à son « invincible bonheur⁴ », jouèrent aussi un grand rôle dans le succès final de cette périlleuse aventure. Peut-être César reconnaissait-il lui-même et ses propres fautes et les faveurs de sa fortune lorsque, au moment d'engager l'action qui devait terminer la campagne, il donna comme cri de ralliement à ses soldats ce mot qui la résume : *Felicitas!*

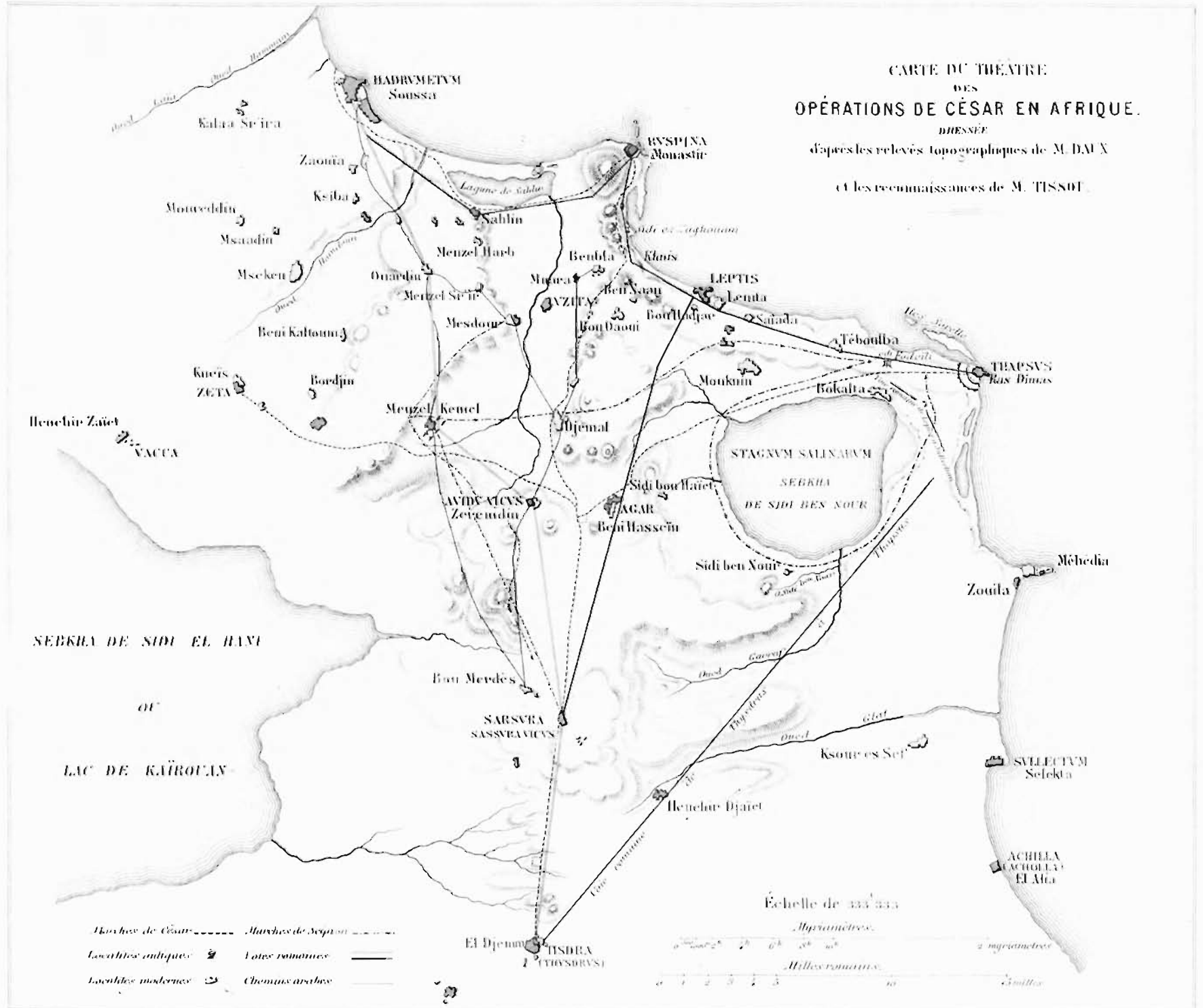
¹ II. xcvii : Μακρᾶς δὲ καὶ ἐπιπόνου κατὰ πάντα τὰ μέρη τῆς μάχης καὶ πολυτρόπου γενομένης, περὶ ἐσπέραν μάλιστα ὁ Καῖσαρ ἐνίκη.

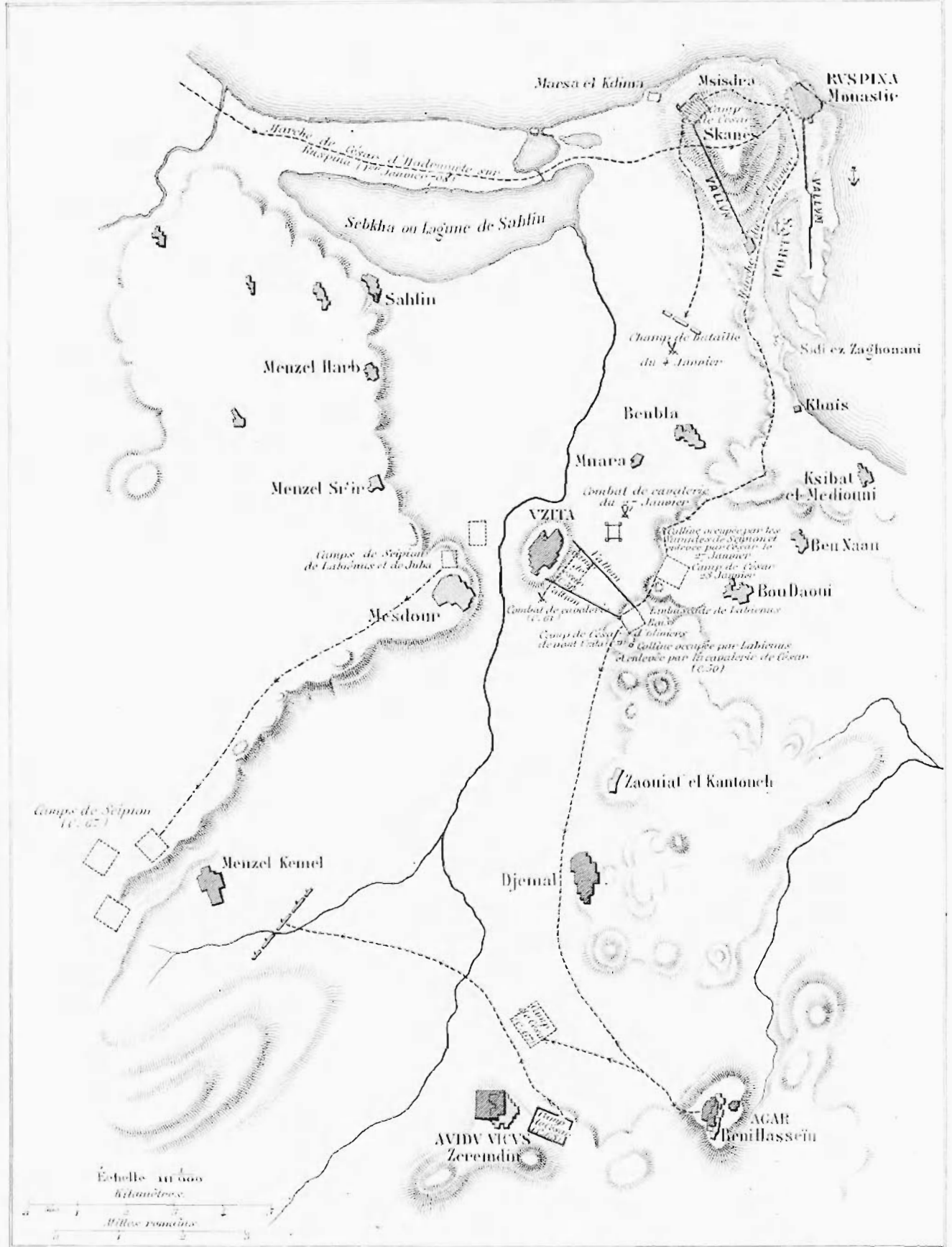
² Plutarque, *Cæs.*, c. liii : Ἡμέρας δὲ μίας μέρει μικρῶ τριῶν στρατοπέδων ἐγκρατῆς γεγωνῶς καὶ πεντακισμυρίου τῶν πολεμίων ἀνηρηκῶς οὐδὲ πεντήκοντα τῶν ἰδίων ἀπεβίβλεν.

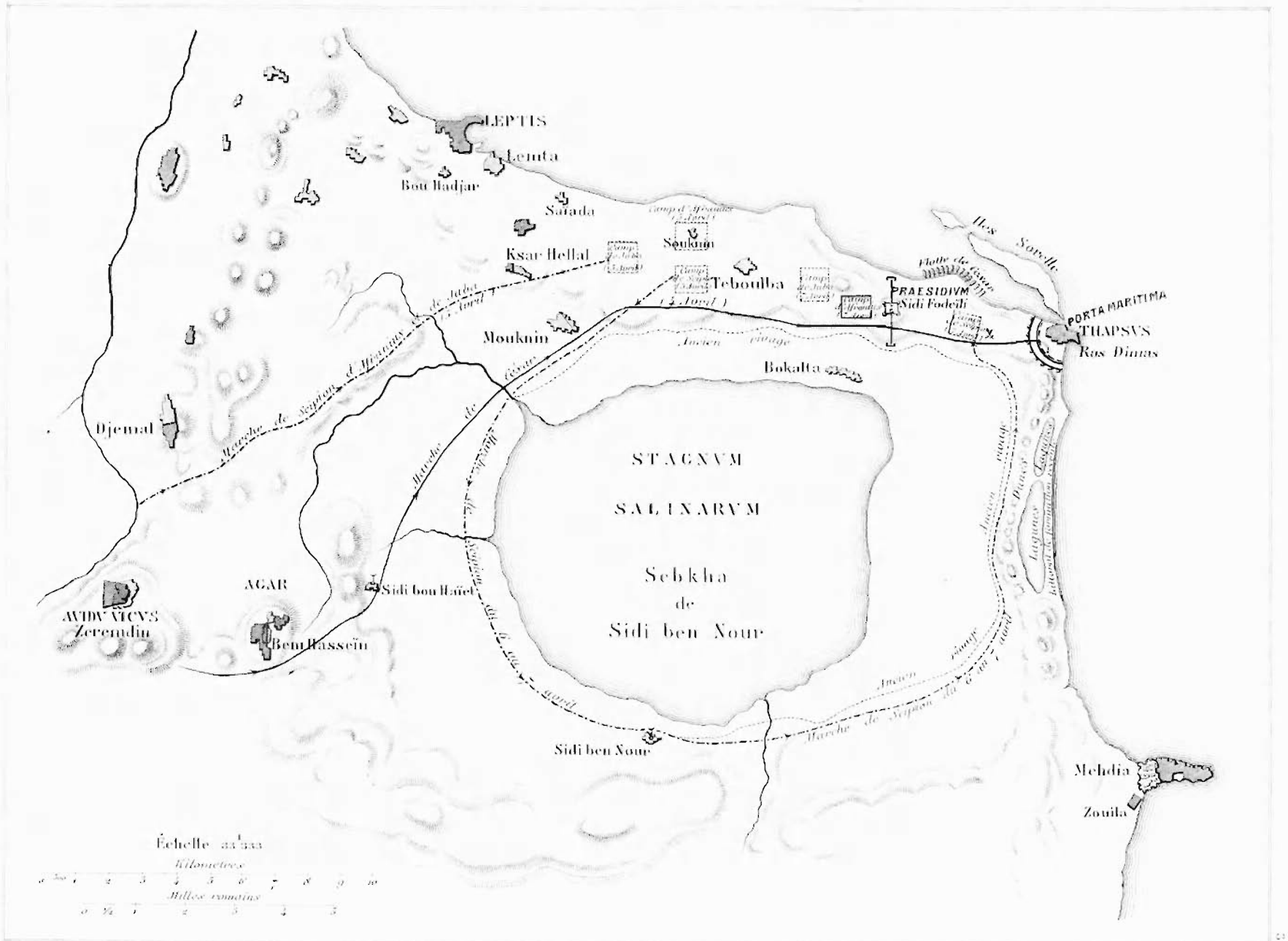
³ *De Bello afric.*, c. lxxxvi. — Cf. Plutarque, c. liii.

⁴ Appien, II, xcvii : Καὶ τὸ τοῦ Καίσαρος κλέος ἐς ἀμαχον εὐτυχίαν ἐδοξάζετο, οὐδὲν ἔτι τῶν ἠσσωμένων ἐς ἀρετὴν αὐτοῦ μεριζόντων, ἀλλὰ καὶ τὰ σφῆτερα αὐτῶν ἀμαρτήματα τῇ Καίσαρος τύχῃ προστιθέντων.

CARTE DU THÉÂTRE
DES
OPÉRATIONS DE CÉSAR EN AFRIQUE.
DRESSÉE
d'après les relevés topographiques de M. DUMAX
et les reconnaissances de M. TISSOT.







Echelle au 1:100,000

Kilomètres

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Milles romains

0 1/2 1 2 3 4 5

